

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

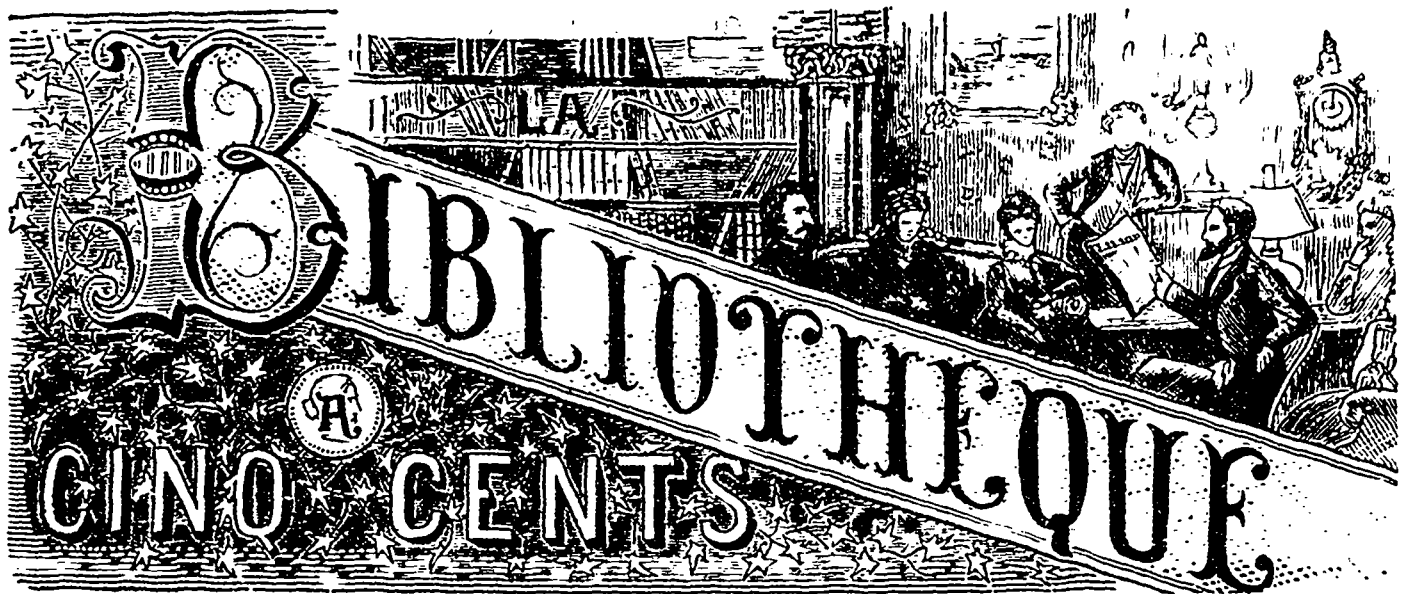
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc.. have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc.. ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publiée par FOUILLET, BESSETTE & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

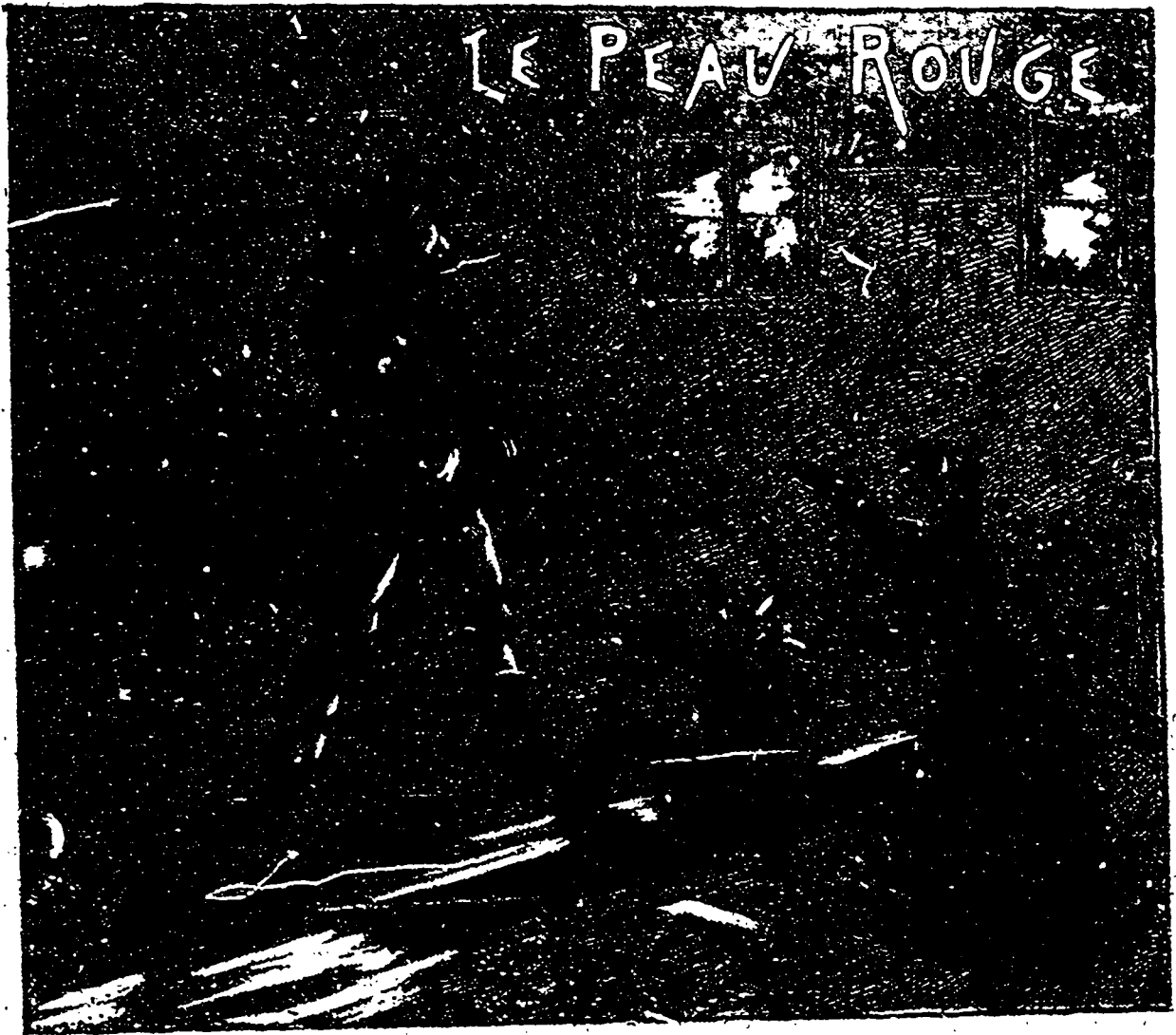
Vol. I

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 30 SEPTEMBRE 1886

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 26



Déjà Rowson levait sa carabine pour assommer son ennemi d'un coup de crosse, lorsque Marion, avec un courage héroïque, leva son pistolet et fit feu sur le prédicateur.

LE PEAU ROUGE*

CHAPITRE I

CHASSE A L'OURS

L'aube se leva brillante : elle resplendissait d'un éclat insolite, et les rayons du soleil paraissent bientôt aux confins de l'horizon. Le Whip-poor-will poussait les notes aiguës qui sont particulières à sa nature, les hiboux chantaient d'une manière lugubre au fond des bois et sur la lisière des forêts, et, à différents intervalles, les glossements des dindons sauvages s'élançaient du milieu des massifs impénétrables et des buissons de ronces dans lesquels ils se tenaient cachés. Bientôt les petits oiseaux firent à leur tour entendre leur ramage, et au centre d'un bois épais, dans la cour d'une ferme isolée, un coq domestique proféra à haute et intelligible voix de joyeux cocoricos. La rosée était tombée en grande abondance, chaque feuille avait retenu une rangée de perles cristallines le long de ses arêtes verdoyantes. De grosses gouttes retombaient de branche en branche jusque sur le sol caché par un lit de feuilles mortes, et produisaient un bruit quelque peu lugubre. Les fleurs et leurs boutons exhalaient les senteurs les plus odorantes et les plus suaves.

— Qui diable pourrait me dire où se trouve le Peau-Rouge ? dit enfin Roberts à haute voix. Quelqu'un de vous ne m'a-t-il pas assuré qu'il devait nous rejoindre à la Petite-Jeanne ?... Pourquoi n'est-il pas avec nous ! Nos traces sont assez visibles pour qu'il puisse nous rejoindre. Eh ! l'ami Curtis, voyez donc votre chienne Etty, comme elle remue la queue ! Je voudrais que Poppy fût avec elle ; ces maudits chiens ont trouvé quelque mauvaise piste.

En disant ces paroles, Roberts sauta à bas de son cheval et alla voir pourquoi Etty se trémoussait de la sorte, il trouva les empreintes d'un ours qui se dirigeait du côté de la rivière et étaient toutes fraîches. L'animal avait dû reposer quelque temps à l'endroit où se tenait Etty, qui se refusait à quitter la place, quelles que fussent les intinuations de son maître.

— Diable ! s'écria Curtis, qui mit aussi pied à terre ; la bête doit être de forte taille, et on dirait qu'elle n'a pas le pied léger. Regardez donc comme ses griffes sont imprimées dans le sol ! Hélas ! je plains vos cochons ! ils doivent avoir passé un mauvais quart d'heure... Eh mais... non ! ce ne sont pas là les traces d'un ours !... Un indien s'est arrêté à cette place : il y en a même eu un second avec lui, il est impossible que ce soit Assowaum. Mais où diable sont les chiens ?... Je ne crois pas que les chiens aient traversé la rivière. Sonnez donc de la trompe, Roberts.

Le fermier obéit aux désirs de son camarade : un moment après l'on entendit les aboiements des chiens, et Poppy s'élança tout-à-coup au milieu de la clairière dans laquelle se tenaient les chasseurs. Les autres limiers suivirent leur guide et se mirent à donner de la voix sur la piste qu'ils rencontraient. Un jeune basset, trouvant une trace plus fraîche que les autres, se mit à glapir quelques coups de gueule très-sonores, et s'élançant dans le fourré avec la rapidité d'une flèche, disparut bientôt à travers la montagne. Poppy, le limier, pour la première fois de sa vie, fut trompé par le parti du basset et bondit en avant, comme s'il eût craint d'être devancé ; les autres chiens imitèrent ce fatal exemple, et gueulant à pleins poumons, aussitôt partirent au galop dans la même direction.

Roberts fit de vains efforts pour rappeler la meute. Il s'époumona inutilement à souffler dans la trompe de chasse. Ses camarades l'imitèrent, mais rien n'y fit les chiens avaient disparu.

— Au diable ces canailles ! s'écria Roberts dans un accès de rage et en jetant sa casquette sur le sol. Ils ont pris la fausse piste ; jamais pareille chose n'était arrivée, et tous nos voisins vont se moquer de nous.

* L'épisode qui précède le *Peau Rouge* a pour titre la *Chasse aux Brigands* et a paru dans le No. 25 de la *Bibliothèque*.

— C'est à n'y rien comprendre, ajouta Curtis.

— Ce maudit basset au poil roux est la cause de tout le mal, continua un autre chasseur, marchand des Etats de l'Est, qui était venu faire visite à son ami Curtis et avait pris plaisir à assister à une vraie chasse de l'Arkansas ; c'est lui qui a pris le contre-pied et a entraîné les autres quatre pattes.

— Que le tonnerre écrase cet infernal basset ! fit Roberts d'un ton de colère. C'est votre chien, Curtis... et cette charogne vivante ne sait pas plus distinguer la piste d'un ours, qu'un mouton le langage d'un Cherokee. Si ce chien était à moi, je l'abattrais d'un coup de fusil avant qu'il ne fit nuit.

— Je donnerais bien vingt dollars pour que mistress Roberts et M. Rowson vous entendissent faire vos prières de la sorte, répondit Harper en riant.

— Laissez M. Rowson s'occuper de ses affaires, riposta Roberts ; s'il était là dans ce moment, je ne me généraliserais point pour choisir mes expressions.

— Mais si votre femme s'offrait à votre vue instantanément ?

— Ma femme n'est pas dans l'usage de se mouiller les pieds dans les marais de la Petite-Jeanne, fit Roberts. Mais pourquoi restons-nous ici comme un ourson dans un jardin fruitier, sans savoir quel parti nous devons prendre ? Les limiers ne reviendront pas avant trois heures d'ici, et ils seront alors fatigués comme... comme des chiens, donc !

— Je me permettrai de vous faire observer, mon bon, que Poppy a été assez bête pour suivre mon basset, observa Curtis d'un ton sarcastique.

— Cela ne m'étonne précisément pas, puisque votre rouge bête avait donné des coups de gueule à faire croire qu'il avait senti un éléphant ! croyez-vous que tout autre chien que Poppy ne s'y serait pas laissé prendre ?

— Attention ! silence !... fit tout à coup Harper en étendant son bras gauche et en se mettant en garde avec son fusil. Puis, plaçant la main en entonnoir près de son oreille, il ajouta : — Chut !... j'entends un bruit qui n'est pas celui de la gueule des chiens... écoutez... Ah ! bravo !... c'est Assowaum qui arrive, et je parie qu'il ramène nos limiers. Un coup de trompe, Roberts... Bon ! de cette manière, l'Indien va savoir où nous trouver.

Roberts emboucha son cor, et au son d'appel qu'il donna, un cri répondit, qui parut provenir de l'une des collines environnantes.

— Hourra ! c'est la voix du Peau-Rouge, et s'il a rencontré les chiens, je suis certain qu'il les ramènera. Poppy le connaît parfaitement.

Harper ne s'était pas trompé ; un quart d'heure après, Assowaum parut devant les chasseurs reconduisant tout le chenil avec lui.

— Salut, l'ami ; où avez-vous trouvé les chiens ? demanda Roberts d'un air joyeux.

— Un ours énorme a traversé les collines, fit celui-ci, il laisse des traces profondes et n'est pas affamé. Il a retourné un grand nombre de pierres pour chercher des vers et il se dirige du côté de la rivière ; il y a là un épais fourré qui lui servira de refuge, car les moustiques n'y sont pas abondants. Assowaum connaît l'endroit où la bête est couchée.

— Comment avez-vous fait pour trouver les chiens et pour les rompre ?

— Oh ! l'Indien qui aperçoit la piste d'un animal sait bien vite quelle direction il a prise. J'ai rencontré Poppy, et comme il m'a sauté dessus pour me caresser, je l'ai retenu par les pattes. Quand les attilles essaient, elles suivent toujours leur reine. Les chiens font de même, et quand leur limier abandonne la piste, ils en font autant. Assowaum a plus d'un cuissot de venaison fumé dans sa cabane, et la meute le connaît bien. Waugh !

Et en disant ces paroles, le Peau-Rouge désignait du doigt les chiens qui gambadaient autour de lui. Ils étaient tous revenus, à l'exception de quelques jeunes bêtes,

—Cet Indien, il faut en convenir, est un fameux chasseur, observa Harper en se frottant les mains ; c'est un vrai Nemrod !

—Voyons, mettons les chiens sur la vraie piste, et avec la rapidité de la foudre...

—Ils retourneront du côté des montagnes, fit Assowaum en achevant la phrase commencée. Non, non ! laissez-moi conduire Poppy, les autres le suivront, et si je parviens à les mettre sur la voie, nous ferons bonne chasse.

Chacun fut d'avis de suivre le conseil du Peau-Rouge, et Poppy parut comprendre qu'il avait fait fausse route, car il tenait sa queue entre ses jambes et suivait piteusement celui qui le tenait en laisse. Assowaum crut prudent de le conduire de la sorte pendant environ quatre cents pas, puis il le découpla, et l'ayant excité de la voix, ce brave animal huma l'air, lança quatre ou cinq coups de gueule très-accentués, et partit ensuite comme un trait, suivi de toute la meute, qui disparut avec lui dans l'épaisseur du fourré.

—A cheval ! à cheval ! s'écria Roberts, qui parut rajeunir de vingt ans. Huzza ! Poppy ! Auhupeek ! Auhupeek ! et ces trois syllabes répétées avec force, en appuyant surtout sur la dernière, produisirent sur les chevaux un tel effet que les mustangs semblèrent apprécier le plaisir de la chasse et bondirent comme des chèvres sauvages.

Les chasseurs partirent au grand galop à travers les fourrés et les paluds, par-dessus les arbres abattus et les flaques d'eau croupie, passant au milieu des fourrés réputés impénétrables, des caniers aux feuilles tranchantes qui bordaient les rives du courant d'eau. Tous, à l'exception du marchand, se tenaient admirablement sur leurs selles. A peine celui-ci eut-il pénétré dans un hallier, qu'il perdit l'équilibre et força les chasseurs qui l'entendirent crier au secours de venir le tirer du mauvais pas dans lequel il se trouvait. Harper voulut bien retenir son cheval pour quelques minutes, mais un instant après il enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture.

Il n'y a pas dans l'Arkansas un seul chasseur qui, lancé sur la piste d'un ours, se retournât pour assister un ami.

Quand les camarades de Roberts parvinrent au massif de roseaux, ils furent obligés de mettre pied à terre, et attachant leurs chevaux à quelques arbres, ils se lancèrent dans ce labyrinthe en se frayant un passage à l'aide de leurs couteaux. Il n'y avait pas, du reste, un instant à perdre, car tout à coup une grande clameur se fit entendre au beau milieu du fourré.

Les chiens hurlaient et aboyaient, les roseaux se brisaient, les feuilles se déchiraient, et les hommes poussaient des cris féroces pour appuyer les chiens. Un passant inoffensif aurait pu croire qu'un tourbillon se déchaînait dans cette forêt, ou bien encore que le Chasseur Noir et ses compagnons les fantômes faisaient leur première descente dans les forêts primitives de l'Amérique.

L'ours était acculé : les limiers l'avaient surpris dans le reposé où il s'était cru à l'abri de leurs attaques. Peu s'en était fallu qu'il n'eût été coiffé par Poppy et Etty, qui s'étaient jetés sur lui avant qu'il se fût préparé à la défensive. Etty était la meilleure bête de piste qu'on pût trouver dans tout l'Arkansas, mais ce n'était pas un chien de combat ; quant à Poppy, quoique plus fort en taille, il était fort prudent, et il se contentait de mordre les cuisses de l'ours, en ayant grand soin de ne pas se mettre à la portée de ses griffes redoutables. Au moment où le Martin se préparait à prendre la fuite, le nez près du sol de manière à se faire jour à travers les halliers, Poppy enfonça si profondément ses crocs dans la peau du train de derrière de l'ours que celui-ci se retourna prêt à déchirer d'un seul coup de patte son audacieux agresseur. Poppy ne crut pas devoir attendre cette riposte, et satisfait d'avoir fait retourner dom Martin, il fit un saut de côté, évita le coup qui lui était destiné, et recommença l'attaque dès que l'ours fit mine de fuir. Cette offensive des deux chiens n'eût pas pu retenir longtemps l'énorme animal ; mais tout à coup la meute entière vint au secours des deux limiers, et l'ours

crut nécessaire de s'échapper, car il tenait à conserver intacte sa fourrure d'hiver.

En avant, en avant ! Il s'élança du côté du fleuve, poursuivi de près à travers le plus épais du fourré. Les limiers n'abandonnaient pas ainsi leur proie, tout en n'osant pas attaquer de près leur ennemi. A la fin, pourtant, maître Martin se vit obligé de passer dans un espace vide et de traverser un boubrier presque à sec dont les berges élevées ralentirent la marche des chiens : mais de l'autre côté de cette fondrière, il retrouva les chasseurs qui lui coupèrent la retraite, car ils avaient compris aux aboiements des chiens quelle était la direction suivie par la bête de meute.

Au moment où l'ours se tournait pour fuir à gauche et se rapprocher de l'eau, Roberts parut hors du fourré, à quelques pas, mit en joue sa carabine et fit feu. A l'instant même la détonation d'une autre arme à feu se faisait entendre : Curtis avait logé une balle dans la carcasse de l'animal. Les deux coups avaient porté, et cependant la bête n'était point tombée : bien loin de là, l'ours se redressait le long de la berge de la fondrière, en poussant un cri qui exprimait la rage et la douleur, et, découssant un chien placé par malheur sur son passage, il prenait la fuite dans la direction de la rivière.

Roberts ne perdit point une minute : on le vit faire un bond qui eût fait honneur à une panthère, puis s'élançant hors du boubrier le couteau à la main, sur les talons de l'ours, qu'il atteignit au moment où ses pieds touchaient l'eau.

Un troisième coup de feu retentit en ce moment, et Roberts, se trouvant alors côte à côte avec l'animal, lui plongeait sa lame dans la poitrine. Le courageux chasseur, entraîné par l'ardeur de la chasse, n'avait pas songé à regarder autour de lui, et l'on vit l'ours faire un effort suprême, malgré l'étreinte de la mort qui pesait sur lui, car il ne repoussait même plus les chiens Poppy et Watch,—ce dernier appartenait à Harper,—puis tomber dans les eaux fangueuses de la Petite-Jeanne, entraînant avec lui son ennemi bipède et les deux quatre pattes de la race canine.

—Waugh ! s'écria Assowaum, qui se retenait d'une main à la branche d'un arbre placé sur le bord de la rivière, regardant ce spectacle. Très-bien ! le visage pâle tient ferme.

Bien avant que les chasseurs fussent arrivés, les quatre êtres animés tombés à l'eau revinrent à la surface. Roberts, sans songer le moins du monde au bain forcé qu'il venait de prendre, amena l'ours privé de vie, et les deux chiens qui ne lâchaient point prise, jusqu'à l'une des berges de la Petite-Jeanne. Ce fut alors seulement qu'il examina la place élevée du haut de laquelle il était tombé à l'eau. Il aperçut en même temps Harper qui regardait lui-même avec le plus grand étonnement.

—Hallo ! Roberts ! s'écria celui-ci, que diable faites-vous donc là-bas. Comment allous-nous faire pour remonter l'animal sur la berge ?

—Le plus essentiel, d'abord, c'est de remonter moi-même près de vous, répondit le chasseur victorieux. Nous n'avons pas éprouvé tous les quatre la moindre difficulté pour tomber, mais nous allons avoir de la peine à nous relever.

—Attendez un moment, fit Assowaum, et je vous aiderai.

—Attendre, répliqua Roberts, que pourrais-je faire de mieux ? Quand on est dans la situation où je me trouve, ce qu'il faut faire, c'est de prendre patience.

—L'ours est-il gras ? demanda Harper.

—Mais assez, répondit Roberts qui tâta les flancs de l'animal ; que ne venez-vous ici vous en convaincre vous-même.

—Merci ! je m'en rapporte à vous, fit Harper en riant ; je ne suis pas pressé de m'en assurer. votre parole me suffit.

Pendant que ces paroles s'échangeaient entre les deux chasseurs, Assowaum fabriquait une sorte d'échelle avec une branche de noyer hickory ; il montait ensuite le long du tronc d'un chêne et y coupait une longue liane. Il fit ensuite descendre le tout près de Roberts et engagea ce dernier à attacher les chiens à la liane à l'aide d'une ceinture et d'un mou-

choir de poche, et bientôt les deux limiers sautillaient et se secouaient à leur aise sur la berge.

—Occupons-nous de l'ours, maintenant, dit Harper. Comment nous y prendrons-nous pour le remonter ? La bête pèse au moins trois cents livres, et sans le moyen de cordes ce sera bien difficile.

—Eh bien, observa Assowaum, ne songeons pas à ce qui est impraticable. Voyez-vous ces deux troncs d'arbres abattus sur le bord de la rivière : il s'agit de les faire rouler dans l'eau, de lier l'ours à ces deux blocs de bois, et je dirigerai ce radeau improvisé le long du courant. Bahrens habite à un mille d'ici : suivez-moi à cheval le long de la Petite-Jeanne, et vers le coucher du soleil nous arriverons à la ferme de Bahrens.

—C'est là une excellente idée, mon cher Peau-Rouge, s'écria Roberts tout en se hissant le long de la berge à l'aide de la branche de hickory et en rejoignant ses camarades. Le plan est parfait : Bahrens a terminé le chemin qui conduit de sa ferme à la rivière, et il sera très-facile d'amener notre ours hors de l'eau.

—Un moment, Assowaum ! s'écria Curtis, tandis que l'Indien mettait à exécution le plan qu'il avait indiqué aux chasseurs. Quand vous arriverez à la ferme de Bahrens, à l'endroit où l'épave dernier nous avons coupé un cyprès, amarrez l'ours à la rive et venez directement à la maison. Bahrens se vante toujours de la quantité de gibier qu'il tue, et nous ne serions pas fâchés de savoir ce que contient son garde-manger. Surtout faites en sorte qu'il ne voie pas la prise que nous avons faite.

Le Peau-Rouge se contenta de faire un signe affirmatif, sans répondre un mot de plus, et continua son travail. On l'aida à précipiter dans l'eau les deux blocs de bois auxquels il attacha l'ours d'une manière solide, et un quart d'heure lui suffit pour être prêt à se mettre en route. Le bois suffisait pour soutenir l'ours au-dessus de l'eau, aussi Assowaum, en payant, et en s'abandonnant au courant, réussit-il à avancer rapidement sur ce radeau improvisé.

—Un Indien est toujours utile au milieu des bois, observa Harper, au moment où Assowaum disparaissait derrière une des courbes de la rivière. Comme ces démons-là sont adroits ! Dès qu'ils ont un plan dans la tête, on est sûr qu'ils le mettent à exécution. Hallo ! voici Hartford, le marchand. Le diable m'emporte si je ne l'avais pas tout à fait oublié !

—Vous plairait-il de me dire ce que vous faites là ? fit ce dernier en se frayant un passage à travers le hallier. Où est l'ours ?

—Assowaum l'emène le long de la rivière jusqu'à la ferme de Bahrens, répliqua Roberts. Il s'agit de retrouver nos chevaux afin de nous rendre nous-mêmes jusqu'à la maison de notre ami. C'est du reste le seul moyen d'arriver là au plus tôt. Cette ferme de Bahrens est si bien enfouie au milieu des bois, qu'il est difficile d'y parvenir autrement que par hasard, ou bien encore le matin, quand les coqs font leur ramage ordinaire.

—A quoi m'a servi de vous accompagner à cette chasse à l'ours, observa Hartford, s'il ne m'est pas même donné de voir l'animal quand il a été tué ?

—Allons ! allons ! on vous le montrera, répliqua Harper, et on vous fera goûter de l'un de ses cuissots. En route ! Dans une heure, le soleil se couchera, et je crois qu'il serait bon de sortir du fourré avant qu'il fit sombre. Hallo, mes chiens ! debout ! et nous vous donnerons ce soir un bon repas. Mon bon Watch ! mon brave Poppy ! voyons, montrez le bon exemple.

Ces paroles suffirent pour faire relever les chiens qui s'étaient couchés pour reprendre haleine : ils suivirent les chasseurs, qui profitèrent d'un gué pour traverser la petite Jeanne à un mille plus bas. Ils se disposaient ensuite à remonter du côté des collines, quand tout à coup le marchand s'arrêta et prit Roberts par la main.

—Attention ! ne voyez-vous rien là ? fit-il à ce dernier,

—Quoi donc ?

—Un animal rougeâtre dans le bois.

—Bon Dieu ! c'est un cerf : il vient de partir. Tirez donc avant que les chiens tombent sur la piste, où sinon il sera trop tard.

Le marchand avait mis sa carabine en joue, miré un instant, puis la détonation s'était fait entendre. Le cerf avait bondi et disparu au milieu du fourré.

—Il est blessé ! il est touché ! s'écria le marchand en courant à l'endroit où il avait vu le cerf pour la première fois. Voyez donc, il y a du sang, et ce brave Poppy a trouvé la piste !

Un fait extraordinaire se passa alors. Les chiens glapissaient d'une façon étrange, car tandis qu'Etty et quelques autres limiers s'élançaient sur la piste du cerf rapide, Watch demeurait, sentant les herbes du sol sans faire attention aux clameurs des autres ; Poppy lui-même se tenait assis sur son cul, levant le nez et hurlant d'une manière toute particulière.

—Que diable ont donc ces maudites bêtes ? fit Roberts en s'avancant vers l'endroit où les chiens se trouvaient. M'est avis qu'ils hurlent parce que vous avez manqué le cerf.

—Manqué le cerf ! s'écria le marchand fort en colère. Cela n'est pas ! Voyez donc ça et là ces taches de sang. Que dites-vous maintenant ?

—Je conviens qu'il y a du sang en ces différents endroits, observa Curtis, mais le cerf a bondi de l'autre côté, dans la direction prise par les chiens, et je crois avoir très bien aperçu sa forme légère à travers les branches de ces broussailles.

—Et vous avez raison, ajouta Harper, le cerf s'est enfui au milieu de ces cyprès.

—Alors, c'est le sang de quelque autre animal : d'ailleurs, je l'aperçois dans la direction de la rivière, fit Curtis.

—Cela ne se peut pas. L'ours n'a point passé par ici.

—Certainement non : c'était bien plus haut.

—N'y a-t-il donc pas de piste ?

—Aucune. Mais attention ! on dirait qu'un chasseur a passé par ici. Voyez donc cette empreinte du pied d'un homme, observa Curtis en descendant de cheval. En voici une seconde. Il y avait deux personnes ensemble, et l'on dirait qu'ils ont passé chacun le long des marques de sang.

—Que veut dire ceci ? s'écria Roberts : le sol est tout à fait uni, et l'on n'aperçoit pas la moindre trace de pas sur les traces de sang.

—Vous avez raison, ajouta Harper. Ces taches ne proviennent pas d'un animal poursuivi, mais bien d'un animal tué et porté par les deux hommes dont voici les pas imprimés à terre. Examinez avec moi : la pointe des pieds se dirige du côté de la rivière. Je ne serais pas étonné que ce fût Bahrens qui eût ainsi fait bonne chasse, et, dans ce cas, nous trouverons ce soir un excellent cuissot de venaison pour souper.

—Mais Bahrens ne porte pas d'autre chaussure que des mocassins, remarqua Curtis, et voici, d'un côté, des empreintes de souliers à fortes semelles, et, de l'autre, les marques de bottes à talons pareilles à celles que Brown avait achetées, il y a peu de jours à Little-Rock. Après tout, les chasseurs ont peut-être porté leur gibier à la ferme de Bahrens.

—Allons ! allons ! en route, s'écria Roberts ; laissez-là ces traces inutiles ; le soleil va bientôt disparaître, et nous ferions bien de sortir de ce maudit cannier. Dans le cas où les chasseurs auront transporté leur gibier chez Bahrens, et où ce brave homme aura pris part à la chasse, nous sommes certains d'entendre une excellente histoire. Partons !

—Regardez donc ce chien, comme il agit drôlement ! fit Harper. Allons, Poppy, la paix ! Pourquoi hurler de la sorte ? C'est à nous rendre fous.

Poppy ne parut pas faire la moindre attention à la remarque du chasseur : il ne cessa pas de sentir les marques de sang, et il poussa encore des hurlements tellement sinistres, que les limiers partis aux alentours revinrent aussitôt, reniflèrent au même endroit, et formèrent l'instant après un concert des plus lugubres.

—Gentlemen, fit Roberts qui examinait avec soin les

allures de son chien, ce qui se passe ici est étrange. Poppy a trop de sagacité pour crier de la sorte, sans rime ni raison. Ce n'est pas là le sang d'une bête, mais bien celui d'un homme.

— En êtes-vous bien certain ? demanda Curtis.

— Suivons-en les traces jusqu'à la rivière, continua Roberts ; de cette manière nous découvrirons le mystère, ou tout au moins nous ferons certaines brisées à l'aide desquelles demain matin nous continuerons nos recherches.

Les chasseurs n'eurent pas grand-peine à suivre les traces de sang. En différents endroits, les broussailles avaient été écrasées, ce qui prouvait que le fardeau était fort pesant. Les taches étaient répandues des deux côtés, comme si le cadavre quel qu'il fût, celui d'un chrétien ou celui d'une bête, avait été transporté entre les deux hommes marchant de front, ce qui ne se fait pas lorsqu'on porte du gibier.

— La vue de ce sang me fait frissonner, fit tout à coup le marchand.

— On voit bien que vous n'avez pas fait un long séjour dans l'Arkansas, reprit Curtis. Si, comme moi, vous aviez vécu dix années dans ce pays, vous penseriez tout différemment. J'ai trouvé plus d'un cadavre dans mon chemin, et j'ai donné de mes mains la sépulture à plus de vingt personnes assassinées. Je dois donc être accoutumé à un pareil spectacle. Il m'est pourtant arrivé, dans une certaine circonstance, d'être fort mal à l'aise en présence d'un malheureux que je trouvais...

— Allons ! allons ! gardez votre histoire pour vous, s'écria Roberts en tressaillant. Nous sommes à la veille de découvrir quelque crime terrible, il n'est donc pas utile de connaître un fait qui n'a aucun rapport avec ce qui s'est passé ici. Laissez les morts en paix.

CHAPITRE II

UNE SOIRÉE CHEZ BAHRENS — LES GASCONS DE L'ARKANSAS

Bahrens se tenait sous la verandah de son cottage, au moment où les dernières lueurs du crépuscule disparaissaient à l'horizon. Sans aucun doute il attendait les Régulateurs, car il avait les yeux fixés dans la direction du chemin par lequel ils devaient arriver chez lui.

Assowaum, assis aux pieds de Bahrens, paraissait donner la plus grande attention aux soins qu'il prenait de chausser ses mocassins, qu'il avait eu la précaution de retirer pour opérer sa descente sur le radeau.

Bahrens était le type des pionniers, autrement dit des squatters du Far-West américain. Cinq ans avant l'époque où se passent les faits que nous racontons, il était venu s'établir dans le comté de Poinsett, au milieu de marais infects, près desquels, à une distance de vingt milles à la ronde, on ne rencontrait pas la moindre habitation. Pendant un certain temps, la chasse avait suffi à tous ses besoins. Il lui survint alors certaines difficultés dont il n'aimait pas trop à parler, difficultés qu'il qualifiait d'affaires de famille, et il s'était vu contraint à quitter cette partie de l'Arkansas. Les habitants de Fourche-la-Fave murmuraient entre eux que Bahrens aimait fort la chair de cheval ; mais cette accusation était sans fondement, car le brave pionnier était non-seulement un parfait honnête homme, contre la moralité duquel aucun voisin ne pouvait avancer la moindre preuve défavorable, et, qui plus est, ses ennemis parlaient comme des ignorants ; car dans le pays où demeurait Bahrens il lui eût été difficile, pour ne pas dire impossible, de faire le métier qu'on lui attribuait. Ses amis, à quelques exceptions près, confessaient que leur vieux camarade égratignait quelquefois la vérité dans ses récits, — c'était Roberts qui avait inventé le mot ; — mais Bahrens se gendarmait contre une pareille accusation, et jurait qu'en racontant ses histoires il ne disait que la vérité pure et sans mélange. On remarquait seulement qu'il ne voulait jamais parler de ce sujet, quoiqu'il fût toujours très disposé à le faire lorsqu'il s'agissait de choses qui ne lui étaient pas personnelles.

Bahrens élevait des bestiaux et cultivait un petit terrain

d'environ cinq acres de circonférence, dans lequel il semait du maïs dont la récolte suffisait à sa famille et à lui-même. Il avait bien aussi quelques chevaux dans ses écuries, mais leur nombre était petit, car il assurait que l'atmosphère de l'Arkansas n'était point salubre à ces animaux. Son entourage se composait de sa femme, de deux filles et d'un fils. Ce dernier avait jugé à propos de quitter le toit paternel, il y avait environ deux ans.

Bientôt les chasseurs parurent au détour du chemin, s'avancant en bon ordre vers l'habitation.

— Je vous demande pardon d'avoir mal préjugé de vous, mon cher Bahrens, s'écria Roberts, en apercevant le maître ; je croyais que nous vous prendrions au dépourvu, sans provisions de bouche. Mais voici les balbuzards qui nous prouvent tout le contraire ; à moins pourtant que vous n'ayez perdu une vache.

— Bonsoir, mes gars, soyez les bienvenus ! Je suis joyeux de voir que vous vous êtes souvenus du vieux Bahrens ! Une vache crevée, dites-vous, Roberts ? Pas de provisions chez moi ? Allons donc ! vous ne me connaissez pas, mes amis : lorsque je demeurais sur les bords de la rivière Cash, il m'était très-facile, à l'aide de ma carabine, de me procurer de huit à neuf cents livres de viande par jour. Curtis sait bien que je ne mens pas : voyons, Curtis, n'est-ce pas la vérité ?

— Pure et sans mélange ! c'est un fait, mais il y avait bien quelques animaux domestiques dans le nombre de ceux qui étaient tués.

— Mais certainement, si vous prenez pour tels des buffalos et des moutons devenus sauvages. Allons ! allons ! descendez de cheval et mettez-vous à votre aise. Betzy, donnez à manger aux chevaux, m'entendez-vous ; demeurez près de ces bonnes bêtes jusqu'au moment où elles auront achevé de manger ; surtout retenez les porcs, ou ils renverseront l'auge comme ils l'ont fait l'autre soir.

— Il y a quelque charogne dans les environs, n'est-ce pas, Bahrens ? s'écria Roberts après avoir échangé une poignée de main avec son hôte ; je sens cela d'ici.

— Une charogne ! Dieu m'en garde, répondit celui-ci en riant. Vous avez un nez par trop délicat ; je n'ai rien de pareil dans mon voisinage. Les balbuzards accourent toujours lorsqu'on a tué quelque chose chez moi.

— Tué ! dites-vous, fit Curtis avec horreur. Est-ce ce que vous avez tué qui sent de la sorte ? Voyons, Assowaum, que signifie ?... continua-t-il en demandant à l'Indien pourquoi il riait sous cape.

— M. Bahrens a tué un petit cochon, répliqua le Peau-Rouge qui se plut à dévoiler le mystère, mais les oiseaux de proie sont des voleurs stupides. C'est avant-hier que le maître de cette maison a tué son porc, et voilà déjà ces gloutons prêts à tout dévorer.

— Est-ce donc ce cochon qui va nous servir de souper ? demanda Roberts en souriant. Où sont donc les cerfs que vous disiez avoir tués, Bahrens ?

— Quels cerfs ?

— Mais ceux que vous vous flattez de tuer chaque jour, à ce que vous nous avez raconté l'autre jour.

— Oh ! je me suis foulé le pied, et depuis quarante-huit heures je suis forcé de rester au logis, répondit le pionnier.

— Tant pis ! Bahrens, voici un de mes amis, M. Harper, qui demeure tout près de moi et qui désire vous présenter ses devoirs.

Les deux nouvelles connaissances se donnèrent la main.

— Que je meure d'un coup de fusil, s'écria Bahrens, si vous n'avez pas une figure qui me revient, mon cher monsieur Harper.

— Très-bien ! très-bien ! Ecoutez, Bahrens ! une nouvelle : demain matin, avant l'aube, vous nous accompagnerez à la fonderie près des cyprès. Si les apparences ne sont point trompeuses, l'on a commis un meurtre dans cet endroit.

— Un meurtre ! mais c'est horrible à penser !

— Il est difficile de ne pas croire à tous les indices que nous

avons trouvés ; mais nous n'avons pas eu le temps de poursuivre nos investigations. Le lieu où s'est commis le crime n'est pas éloigné d'ici, et dès qu'il fera jour nous pourrions nous assurer du fait. Si nous retardions davantage, il ne serait plus temps, et d'ailleurs nous n'avons pas pu faire davantage aujourd'hui.

—Grand Dieu ! ce que vous me dites là m'étonne : j'ai passé par là ce matin, et je n'ai rien vu.

—Bon ! je croyais que vous vous étiez foulé le pied ? répliqua Curtis en réprimant un sourire.

—Oui ! il y a trois jours. Croyez-vous donc, tête carrée, que je vais marcher à cloche-pied pour le reste de mes jours ? Ce serait par trop ennuyeux. Allons ! allons ! mes amis, entrez chez moi ; le brouillard tombe ce soir, et nous ne serons vraiment bien qu'assis au coin du feu.

—Un moment, mon cher, dit alors Roberts en frappant sur l'épaule de Bahrens ; puisque vous avez si peu de provisions à nous offrir, nous allons, nous autres, regarnir votre garde-manger. Assowaum, allez chercher l'ours : il est impossible de retarder plus longtemps la surprise que nous voulions faire au vieux Bahrens. Ajoutons à cela que nous avons tous un appétit du diable.

Au grand plaisir du propriétaire de l'habitation, le Peau-Rouge descendit jusqu'à la rivière et découvrit bientôt l'animal tué, caché dans un massif de roseaux. On lui prêta assistance, et quelques instants après que l'ours eut été déposé devant la maison de Bahrens, les cuisiniers recevaient des mains de l'Indien les morceaux les plus délicats pour les faire griller.

—Bonsoir, mistress Bahrens, dit Roberts en entrant dans la maison et en serrant les mains de la maîtresse du logis. Comment vous portez-vous ? Voilà plus d'un siècle que je ne vous ai vue. Votre santé va bien, je l'espère ?

—Grâce à Dieu ! car s'il en était autrement, ce serait malheureux, répondit-elle en ôtant de dessus sa tête le bonnet dont elle se couvrait pour faire la cuisine, et en s'éventant à l'aide de l'un des coins de son tablier. Je suis heureuse de vous recevoir chez moi : bientôt, je l'espère, j'irai vous rendre votre visite. Par malheur, mon mari n'aime pas trop à quitter sa demeure.

—Voici bien longtemps que ma femme vous attend, vous et vos deux charmantes filles, ajouta Roberts en serrant de nouveau les mains de mistress Bahrens. Comment vont-elles ces deux colombes ? J'aime à croire qu'elles se sont faites à cette vie solitaire ; du reste, le pays marécageux de la rivière Cash n'était pas plus gai. J'ai passé par là il y a quelque temps, et je déclare que cette contrée m'a paru horrible ; je me suis arrêté chez un nommé Strong, qui est propriétaire d'une grande ferme. Combien de nègres a-t-il achetés l'été dernier ?

—Arrêtez-le, pour l'amour de Dieu, tournez le robinet, s'écria Bahrens : le voilà déchaîné comme un cheval qui a le mors aux dents. Si vous ne tournez pas la bride, je suis sûr qu'avant cinq minutes il nous parlera de la guerre de l'Indépendance.

—Seigneur Dieu ! Bahrens, il est impossible de parler raison avec vous.

—N'importe ! n'importe ! avant tout, mes amis, vous avez bien mérité de la patrie pour avoir fourni mon garde-manger de la sorte. Lucy, apportez-nous la cruche qui est là-bas, sous le lit ; seulement, ma fillette, prenez garde de la casser. Allons ! nous allons passer une soirée agréable. Des steaks d'ours et du whisky ! Ahuheck ? fit-il en s'adressant tout à coup aux chiens qui aboyaient au dehors.

—Ces gredins se déchirent entre eux, je le crains, reprit Curtis. C'est qu'ils ont faim, sans doute. Voyons ! il s'agit de leur donner à souper : qu'ils mangent le cochon ! Ce n'est pas là de la viande pour des chrétiens !

—Quoi ! vous leur donneriez cette chair excellente ?

—Pouah ! laissez-moi donc tranquille ; je croyais que vous tuiez tous les jours plusieurs cerfs.

—Oui, quand je n'ai pas le pied foulé.

—Allons ! il y revient encore ! Quelle bonne excuse, vraiment ! Mais dites-moi donc, Harper, pourquoi êtes-vous si tranquillement assis ? Pensez-vous encore à ce meurtre ?

—Qui, j'en conviens : ces taches de sang sont présentes à ma mémoire ; cela m'a vraiment fait peur, répliqua ce dernier.

—Vous avez eu peur de cela ! Certes, si vous aviez demeuré avec moi sur les bords de la rivière Cash, mon cher monsieur, vous fussiez devenu fou. Tous les matins, je trouvais deux ou trois cadavres dans les criques de la rivière. C'était horrible à voir, car quelques-uns de ces cadavres n'avaient plus de tête.

—Mais d'où diable venaient ces malheureux assassinés ? Je croyais que l'endroit en question était fort éloigné de toute habitation.

—C'est vrai ; mais cela n'empêchait pas qu'il y eût des cadavres dans le Cash, et je m'inquiétais fort peu de savoir comment ils étaient arrivés là.

—Cela suffit, mon cher, s'écria Roberts, en riant. Gardez vos histoires jusqu'après dîner. Allons d'abord voir ce que font nos chevaux ; une fois cela fait, nous pourrions souper à notre aise.

Cet avis fut universellement approuvé, et quand la compagnie rentra dans la salle du long cabin, la ménagère de Bahrens les invita à se mettre à table, ce qu'ils firent en prenant pour sièges des petits barils, des caisses, des blocs de bois et quelques chaises grossièrement façonnées. Le plat de résistance consistait en une grillade de chair d'ours placée dans une immense terrine ; du pain de maïs, des citrouilles en purée, du miel et du lait entouraient la venaison. La bouteille de whisky fit le tour de la table, et quoique les convives ne prononçassent pas une parole, on comprenait au mouvement de nos mâchoires, au bruit des couteaux et des assiettes, que les chasseurs mangeaient d'un excellent appétit et ne perdaient pas leur temps.

Lorsque pour le dîner, ou mieux s'exprimer, les plats vides eurent été enlevés de la place qu'ils avaient occupée sur la table, Bahrens repoussa quelque peu le meuble désormais inutile, de manière que ses hôtes pussent se ranger en demi-cercle autour de l'âtre.

Les fermiers, reposés de leurs chasses, s'étaient promis d'accompagner le lendemain Roberts et sa fille à la nouvelle demeure du prédicateur méthodiste.

CHAPITRE III

ROWSON DEVANT ASSOWAUM

Marion, dans quelques heures, sera la femme de Rowson ! Mais pourquoi le visage de la gracieuse jeune fille respire-t-il la terreur ? Son inquiétude semble croître avec l'approche du moment fatal. Cette tristesse n'échappe pas au vieux Harper ; et Bahrens lui-même, malgré sa rudesse et son insouciance, éveille l'attention des autres invités sur ce sujet. Peut-être est-ce le chagrin de quitter pour toujours la maison paternelle ? Avec quelle lenteur nonchalante elle se traîne aux derniers préparatifs !

—Voyons, ma fille, s'écrie mistress Roberts, délirante de joie et d'ardeur, joignez-vous à ces gentlemen et rendez-vous avec eux à la résidence de Rowson. Vous ne m'attendrez pas bien longtemps.

La petite caravane, escortée par Roberts et Bahrens, se mit en mouvement, pendant que mistress Roberts, plus affairée que jamais, se trémoussait au milieu des cruches, des pots, des caisses et des boîtes qui encombraient la maison. Tout à coup, au beau milieu de son ardeur, Assowaum l'Indien parut sur le seuil de la porte.

Cette apparition fut si soudaine, et les yeux du guerrier à moitié cachés sous sa longue chevelure, exprimaient une telle fureur, que mistress Roberts poussa un cri d'effroi ou, pour mieux dire, de surprise. Peu s'en fallut que le vase de terre rempli de confitures de pêches qu'elle tenait à la main ne tombât par terre.

—Dieu du ciel ! c'est Assowaum ! s'écria-t-elle enfin en sou-

riant. J'ai presque eu peur en vous voyant paraître devant moi d'une manière si inattendue ; je vous ai pris pour un revenant. Pourquoi donc êtes vous resté si longtemps absent ? Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps-là ?

—L'homme pâle a-t-il déjà épousé la jeune fille aux yeux noirs ? demanda l'Indien, sans tenir compte de l'accueil plein d'affabilité de lui que vous voulez parler, car vous l'appeliez toujours l'homme pâle ?

—Qu'est-ce que vous voulez dire ? s'écria la dame épouvantée à l'aspect des yeux enflammés que l'Indien roulait dans ses orbites. Qu'est-il arrivé à M. Rowson ? C'est probablement de lui que vous voulez parler, car vous l'appeliez toujours l'homme pâle.

—Je n'ai rien à démêler avec cet homme pour le moment, murmura Assowaum ; ce sont les Régulateurs qui ont affaire à lui.

—Qu'y a-t-il de commun entre M. Rowson et les Régulateurs ? Il ne fait pas partie de leur bande ; bien plus, il n'approuve pas leurs réunions.

—Je le crois bien, fit le sauvage en souriant ; mais ce sourire, qui eut la durée d'un éclair, illumina ses traits d'une manière tellement effrayante, que mistress Roberts s'imagina que, depuis la mort d'Alapaha, Assowaum avait perdu la raison. Aussi se retourna-t-elle avec précaution pour voir si elle n'apercevrait pas le petit nègre, son domestique, occupé au dehors à seller le cheval.

Assowaum devina ce qui se passait au fond de l'âme de mistress Roberts, car il posa lentement la main sur son front, et de là sur sa chevelure en désordre, en disant d'une voix douce, quoique d'un ton assuré :

—Assowaum n'est pas malade, il accourt ici pour sauver votre fille : serait-il trop tard ?

—Sauver ma fille ! Bonté divine ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Que signifient ces paroles mystérieuses ? Expliquez vous franchement, quelle que puisse être la nouvelle que vous m'apportez. De quoi s'agit-il ?

—Marion est-elle déjà la femme de l'homme pâle ?

—Non ; mais que voulez-vous donc à M. Rowson ?

—Les Régulateurs sont à ses trousses, car c'est lui qui a assasiné Heathcote.

—Dieu du ciel ! s'écria mistress Roberts consternée en se laissant choir sur un siège. Mais ce que vous dites là est une horrible calomnie ! s'écria-t-elle en reprenant l'usage de ses sens. Oui, c'est une infâme accusation ! Quel est le scélérat qui prétend que le digne méthodiste est coupable d'un pareil crime ?

—C'est moi, répondit tranquillement Assowaum ; moi-même, vous dis-je, reprit-il après une courte pause. Il pourra se défendre librement ; mais j'ai des preuves certaines, irrécusables, et je crains même qu'il n'ait souillé ses mains du sang d'Alapaha, ma femme adorée.

—Mais ce que vous dites est horrible, épouvantable, s'écria la malheureuse femme. Et, ma fille, que lui est-il arrivé ?... Mais non, il n'est pas, ne doit pas être coupable. On l'accuse par une erreur fatale qui s'éclaircira avant peu et dont la fausseté sera bientôt reconnue. M. Rowson sera absous, déclaré innocent par tous les tribunaux de ce pays.

—Je ne le crois pas, répliqua l'Indien, mais où est votre famille ? où est votre mari ? où est votre jeune fille ? où est l'homme pâle lui-même ?

—J'attends M. Rowson à chaque minute. Marion et son père ont pris les devants pour se rendre à la maison du fiancé ; car la cérémonie du mariage aura lieu cette après-dinée même à la maison du juge. Non, ce que vous dites n'est pas possible. Rowson, le pieux, le saint homme, ne doit pas être criminel, à moins que, dans un accès de colère coupable, il n'ait tué le Régulateur qui le provoquait sans cesse.

—Rappelez-vous quel est l'innocent que l'homme pâle accusait du crime commis par lui-même ? demanda l'Indien d'un ton sérieux. Le prédicateur a deux langues dans sa bouche ; avec l'une il parlait à son Dieu, et avec l'autre il maudissait

l'assassin. A-t-il agi justement, lui qui savait que le sang de la victime couvrait encore sa main ?

—Non ! je ne puis croire, je ne croirai jamais à cela, s'écria la dame avec l'accent du désespoir.

—Vous rappelez-vous ce qui s'est passé le lendemain de la mort d'Alapaha ? demanda Assowaum d'une voix oppressée en tirant de sa ceinture le casse-tête de sa femme qu'il posa sur la table. C'est avec cette arme, continua-t-il d'une voix douce, mais distincte et presque inspirée, c'est avec cette arme que s'est défendue la Fleur des Prairies contre son lâche assassin. Souvenez-vous que Rowson fut blessé au bras. Ce bouton, continua-t-il en tirant la précieuse relique de sa poche, je l'ai trouvé dans la main crispée d'Alapaha au moment de l'ensevelir. Ce bouton ne peut appartenir qu'à Rowson. Assowaum a été confirmé dans cette opinion par des personnes qui ne savent pas mentir.

—Tout ceci ne constitue encofé que des présomptions ; ce ne sont que des conjectures et non point une certitude, fit la dame en se levant et en regardant fixement dans le blanc des yeux le fils du désert. Mais je vous répète qu'il est impossible que Rowson soit coupable !

—Dans ce cas, questionnez-le vous-même, car le voici qui vient là-bas ! répondit Assowaum d'un air calme. Si l'homme pâle ne peut s'empêcher de frissonner quand la belle dame l'appellera assassin, alors peut-être croira-t-elle à sa culpabilité.

Avant que mistress Roberts eût eu le temps de répondre, le Peau-Rouge avait repris le petit casse-tête d'Alapaha et s'était jeté dans un réduit placé dans un des coins de l'appartement, où se dressait le lit de la dame, recouvert d'un moustiquaire de coton.

Un moment après, le poney du prédicateur s'arrêta tout à coup devant la palissade. Le cavalier se jeta à bas de la selle et s'avança aussitôt vers le seuil de la porte d'entrée. Une fois là, il aperçut mistress Roberts, dont, en toute autre circonstance, il eût remarqué la pâleur ; mais il avait l'esprit trop préoccupé de la position critique dans laquelle il se trouvait, et, sans la regarder, il lui demanda d'une voix qu'il s'efforçait de rendre douce, où étaient sa fiancée et les invités de la noce.

Un blasphème vint mourir sur les lèvres de Rowson lorsque mistress Roberts, toute tremblante, lui répondit cependant avec un certain sang-froid que tout le monde avait pris les devants pour aller l'attendre à sa maison, où elle-même comptait se rendre en sa compagnie. Grâce au pouvoir que Rowson avait sur lui-même, il sut réprimer toute colère, et se dirigea sans répondre vers sa monture, se disposant à rattraper encore, s'il était possible, ceux qui avaient pris les devants. Il était persuadé que, une fois arrivé chez lui, il pourrait se sauver dans son canot ; car, selon toute probabilité, la fuite lui était probablement déjà coupée par terre.

Dans ce même moment, mistress Roberts le rappela et le pria de revenir près d'elle.

Rowson comprit qu'il ne pouvait plus jouer l'hypocrisie et que tout discours ambigu entraînerait une discussion qui serait pour lui une perte de temps précieux et peut-être irréparable. Un reste de bons sentiments l'emporta sur ses mauvais instincts et il résolut de quitter au moins avec convenance cette mère qu'il avait si cruellement trompée. Dans cette intention, il s'avança rapidement vers la table sur laquelle mistress Roberts était appuyée, et ce fut seulement en la regardant qu'il fut frappé de la pâleur de son visage.

Mais avant qu'il eût le temps de la questionner sur la cause de cette pâleur, mistress Roberts lui dit d'un ton sévère, quoique bienveillant.

—Monsieur Rowson, voulez-vous me promettre de faire une réponse franche et catégorique à la question que je vais vous adresser ?

—Mais certainement ! répondit le prédicateur tout à la fois étonné et embarrassé. D'un autre côté, je dois vous prier de ne pas trop me retarder ; car le temps presse et vous savez qu'il y a encore bien des choses à...

Le misérable n'eut pas le courage de lever les yeux sur

la pauvre femme ; un sentiment indicible oppressait son cœur, et il se crut en présence d'un juge sévère et inexorable.

—Monsieur Rowson, dit enfin la dame d'une voix claire et distincte, on m'a appris ce matin sur votre compte des choses étranges et impossibles à croire...

—Sur mon compte ? demanda le prédicateur avec effroi. Qui donc est venu ici ?

—Ce que l'on m'a révélé ne constitue encore que des soupçons, continua tranquillement mistress Roberts, et j'espère que ces accusations ne se convertiront point en certitude. Toutefois, il me paraît bon que vous sachiez vous-même quels sont les bruits que l'on propage ; de cette manière vous aurez une occasion toute trouvée pour vous défendre contre les insinuations dont vous êtes l'objet.

—Décidément, je ne sais ce que vous voulez dire. Que signifient ces paroles mystérieuses ? qu'est-il arrivé ? balbutia Rowson de plus en plus embarrassé.

Déjà l'assassin dirigeait un regard plein d'anxiété vers la porte comme un homme décidé à couper court à l'enquête qu'on lui faisait subir et à se soustraire par la fuite aux questions accablantes qu'il prévoyait, lorsque, tout en jouant avec une fleur qu'il avait prise sur la table contre laquelle il était appuyé, il ramassa le bouton que l'Indien avait oublié ou laissé à dessein.

—Pour l'amour de Dieu ! ne touchez pas à ce bouton, s'écria la dame subitement saisie d'horreur et d'effroi, c'est...

—Qu'avez-vous, mistress Roberts ? demanda vivement Rowson en se contenant, car il était décidé à mettre fin à cette fâcheuse conversation ; vous paraissez très-excitée. Mais ce bouton est un de ceux de mon habit, qui probablement !..

—Un de ceux de votre habit ! s'écria la mère de Marion, qui en même temps s'appuya sur le dos de sa chaise. Un des boutons de votre habit ?

—Oui ! Eh bien, après ? Qu'avez-vous, madame !

—Ce bouton a été trouvé par Assowaum dans la main d'une femme lâchement assassinée, ajouta la dame qui, jusque-là faible et abattue, se redressa convulsivement de toute sa hauteur. Celui qui l'a perdu ne peut-être que l'assassin d'Alapaha.

A ces paroles, le prédicateur porta convulsivement la main sous son habit à l'endroit où il portait des armes cachées. Mais, en jetant les yeux autour de lui dans la chambre, il aperçut le Peau-Rouge qui, la carabine braquée sur lui, le doigt appliqué sur la détente, lui cria d'une voix foudroyante :

—Si tu fais un pas, je te fais sauter la cervelle.

Rowson se crut perdu sans ressource ; mais, au même instant, mistress Roberts, effrayée de l'attitude menaçante du sauvage et craignant que celui-ci ne se vengeât sur-le-champ du meurtre de sa femme chérie, se jeta sur lui en repoussant le canon de la carabine, et en s'écriant :

—Oh ! je vous en supplie, ne le tuez pas ici ! pas sous mes yeux, au nom du ciel !

Rowson aperçut ce mouvement et jugeant avec raison que c'était probablement le dernier moment favorable qui lui restait pour prendre la fuite, il s'élança avec la souplesse d'une panthère vers la porte, avant que l'Indien eût réussi à se débarrasser des étreintes de la dame, sauta sur la selle de son cheval, et disparut dans l'espace de quelques secondes, au milieu des buissons qui poussaient sur les deux côtés du chemin.

Le Peau Rouge s'élança à sa poursuite ; mais avant qu'il lui fût possible d'ajuster Rowson, l'épaisseur du feuillage déroba le fuyard à sa vue et il se trouva hors de la portée de sa carabine.

En deux bonds Assowaum s'était approché du cheval de mistress Atkins, que le nègre avait sellé et bridé et qui attendait sa mistress près de la maison. Il arracha la selle de femme, s'empara de la bride que le nègre ébahi tenait dans ses mains et, s'élançant sur la croupe nue du poney, piqua des deux et suivit la trace du malheureux sur lequel sa vendetta devait s'exercer.

• CHAPITRE IV

LES BRIGANDS ASSIÉGÉS

—Vous voyez bien que j'avais raison ! Regardez : la maison est là-bas, s'écria Roberts, lorsque la petite caravane arriva sur la lisière d'un défrichement et se trouva bientôt en face d'une simple construction environnée d'une clôture élevée.

C'était là en effet la demeure où, à partir de ce jour, devait s'écouler l'existence de Marion.

—C'est ma foi vrai, répliqua Harper d'un air étonné. Cependant, d'après ce qu'on nous avait dit, la plantation d'arbres devrait être toute différente ; je me figurais tout bonnement que Rowson avait acheté une maison dans le haut du pays. Mordieu ! je m'aperçois maintenant que nous sommes presque voisins ; car mon habitation n'est pas bien éloignée d'ici, en aval de la rivière.

—Eh bien, Marion, comment trouvez-vous cette position ? demanda Roberts à sa fille. Le paysage est un peu sévère, n'est-ce pas ? Mais cela vient du voisinage de la rivière, du bruit de ces sycamores qui s'élèvent sur ses bords, des têtes de saules et des cotonniers plantés en massifs. Le fourré est moins épais plus haut, c'est ce que Smiers m'a assuré dernièrement.

—Oui, l'endroit est tranquille, quoique un peu triste, répondit Marion à voix basse comme si elle eût craint d'interrompre le calme de la nature ; je ne sais pas pourquoi, mais ce lieu me paraît vraiment par trop lugubre !

—Cela vient de ce qu'il n'y a point de bestiaux, répondit Bahrens. On comprend cela de reste : ôtez les grelots aux clochettes des vaches, enfermez les poules et les cochons et tous les animaux qui animent la basse-cour par leurs cris et leurs mouvements folâtres ! ôtez les chiens qui, à votre retour, s'élançant sur vous pour faire la bienvenue, ou, si vous êtes étranger, aboyent contre vous de manière à couvrir votre voix, tandis qu'un trouéau d'oies vous étourdit de son caquetage, au moment où vous voulez parler : votre ferme est un corps sans âme ; rien ne vous y retient, rien ne vous y attire. Quant à moi, je l'avoue, je ne me placerais aucunement dans un endroit pareil.

—Mais pourquoi M. Rowson achèterait-il des bestiaux, observa Harper, s'il doit déménager peut-être au bout de huit jours ?

—C'est égal, répondit Bahrens, je n'aurais que trois jours à rester dans une maison, qu'il me serait impossible de me passer d'une ou deux poules au moins ou d'un cochon de lait, ne fût-ce que pour ramasser les grains tombés dans la cour et qui autrement seraient perdus. Regardez donc cette demeure ! quel abandon ! quel désordre ! le sol est jonché de maïs ! Si ma bonne femme voyait cela, elle ne s'en consolera jamais.

—Oh ! cela changera bientôt, fit Roberts en riant. La jeune femme de Rowson lui montrera comment il faut faire : elle prend en main les rênes du gouvernement domestique ; et peut-être verrons-nous le temps où son mari ne sera plus obligé de prêcher deux fois tous les dimanches, et souvent aussi le mercredi par-dessus le marché. Du reste, il y a là de magnifiques écuries où les chevaux tiendront fort à leur aise. Quel excellent arrangement ! des auges, des rateliers de tous les côtés !

—Je me serai trompé, dit Marion, il m'a semblé apercevoir quelque chose, mais non ! C'est drôle pourtant ; j'ai cru voir deux yeux briller à travers les crevasses de la muraille. Serait-ce une illusion ?

—Où donc cela ? Est-ce là-haut ? demanda Bahrens en riant. Qui est-ce qui songerait à aller se nicher en cet endroit ? Il n'est pas probable qu'un hôte ait choisi le grenier d'une maison, où il doit y avoir des pièces plus commodes. Tiens, la porte est ouverte.

—Elle est solide, celle-là, fit Harper en poussant l'huis et en entrant le premier dans le logis ; elle est faite de manière à défier les attaques des voleurs, à l'épreuve de toute effraction.

Rowson désire probablement enfermer ici des trésors précieux ! Ma foi ! ce n'est pas mal, pas mal du tout, continua-t-il en jetant les yeux à droite et à gauche, pour un garçon, s'entend ; car les femmes pourraient fort bien trouver qu'il manque encore ici bien des choses indispensables. Selon moi, c'est tout ce qu'on peut demander pour commencer ; car, à tout prendre, il nous faudrait à nous-mêmes encore beaucoup de choses dans notre ménage. Du vivant de la pauvre Alapaha, dit-il en soupirant, notre intérieur était bien plus agréable, tandis que maintenant...

— Consolez-vous, mon cher Harper, fit Bahrens en l'interrompant d'un ton amical ; le vide de votre maison n'est pas irréparable ; la solitude qui vous rend si triste pourra se convertir en un paradis délicieux. Brown n'a qu'à se marier, et vos doléances au sujet de votre vie de garçon n'auront plus de raison d'être.

— Venez, dépêchez-vous ! s'écria Roberts, qui s'était réuni aux deux interlocuteurs ; entrez. A dater de ce moment, votre règne commence, et Marion n'a qu'à prendre immédiatement possession de son royaume. Il est ici chez lui. Très-bien ! très-bien ! continua-t-il en les voyant obéir à son invitation. A l'œuvre, et allez-y de bon cœur. En attendant, nous allons allumer le feu et mettre la marmite à bouillir ; car je m'aperçois qu'il n'y a pas de cuisine dans la maison ; d'ailleurs ma bonne femme va arriver d'un moment à l'autre, car dans ces sortes d'affaires...

— Assez ! assez ! s'écria Bahrens en riant. Notre bon ami bat de nouveau la campagne. Voici des allumettes ; mais où établirons-nous le feu ? Le bûcher est fort incommode, car il se trouve au moins à cinquante pas du foyer. Je vais aller quérir quelques brindilles de bois. Il n'y a pas de hache ici ? Quelle maison bien pourvue, diable !

— Voyez là-bas dans le coin, contre la muraille, fit Harper.

— C'est bien ! Allons, vous autres, restez ici ; je vais chercher des broussailles.

— Non pas, je vous accompagne pour vous aider, reprit Roberts. Harper va, s'il le peut, allumer le feu avec des feuilles et ces bruyères.

— Marion, dit l'oncle de Brown, je ne vous ai jamais vue aussi triste que vous l'êtes depuis ce matin.

La fiancée de Brown répondit par un gros soupir :

— Non, je ne suis pas heureuse. Tout me manque, tout ce qui peut donner un rayon de bonheur : l'amour, la confiance, l'espérance. Hélas ! il est trop tard maintenant, je ne puis plus reculer.

— Marion, vous me causez des angoisses mortelles.

— Oh ! je parlerai ! Ne serai-je donc jamais heureuse ?

Et Marion, l'air résolu, rejeta en arrière les tresses noires de sa chevelure, qui retombaient sur son front.

Dans le lointain, un cavalier est emporté à fond de train par son cheval.

— Grand Dieu ! M. Rowson ?

— Hallo ! Rowson ! s'écrièrent à la fois Bahrens et Roberts qui, de la lisière du bois, furent les premiers à l'apercevoir. Quelle mouche vous pique ?

— Tonnerre ! s'écria Harper, sorti pour rejoindre ses amis. Hallo ! Bonsoir ! Avez-vous le diable au corps ? Qu'est-ce qui vous fait agir de la sorte ?

Mais quoi ? Sans répondre, Rowson saute à bas de son cheval, se précipite à travers la porte de clôture dans la maison, arrache une carabine du crochet qui la tient et regarde autour de lui dans la chambre avec l'attitude d'un homme décidé à coucher sur le carreau le premier qui voudrait l'attaquer. Marion est seule en face du bandit.

— Dieu du ciel ! M. Rowson, vous voulez me tuer, moi, votre fiancée ?

— Cotton ! hurla Rowson, Cotton !

— Me voici : je vois venir l'Indien. Diable ! Diable ! le Peau-Rouge vous suivait de près.

— Descendez vite.

Et le prédicateur arracha plusieurs chevilles placées entre

les troncs d'arbres de la muraille et forma ainsi des meurtrières.

— Descendez ; nous allons avoir une rude besogne ; nos ennemis sont-ils nombreux ?

L'apparition de Cotton, étrange et mystérieuse, redoubla les terreurs de la jeune fille :

— Pour l'amour de Dieu, M. Rowson, laissez-moi sortir. Je suis donc tombée dans les mains de deux brigands !

— Arrière !

Et un coup de feu éclate à travers la meurtrière. Rowson jette à terre la carabine devenue inutile et s'élance vers le lit d'où il tire quatre autres fusils chargés jusqu'à la gueule.

— Attends, bête sauvage de Peau-Rouge ! murmura-t-il, j'espère cette fois te guérir à tout jamais de l'espionnage. Eloigne-toi de la porte ! vociféra-t-il d'une voix foudroyante ; je ne plaisante pas, arrière, si tu tiens à la vie.

— Que comptez-vous faire de cette fillette ? demanda Cotton exaspéré.

— Nous la garderons comme otage, répondit le méthodiste ; si nous pouvons résister jusqu'à la chute du jour, nous sommes sauvés.

— Je ne comprends pas cela, répondit le chasseur en grommelant et en regardant avec circonspection de tous les côtés, tandis qu'il rechargeait la carabine de Rowson. Ce soir, continua-t-il, ils mettront le feu à la maison pour nous empêcher de sortir ou pour éclairer nos démarches.

— Grâce à cette colombe, nous avons la garantie qu'ils ne pousseront pas les choses à cette extrémité, répliqua Rowson. Mais voici le vieux Roberts qui s'avance seul et sans armes ; il veut ravoïr sa fille. Ça ne sera pas, vieux fou ! c'est moi qui vous le dis.

Roberts, Harper et Bahrens, qui se seraient plutôt attendus à voir tomber le ciel sur leur tête qu'à assister au spectacle qui venait de s'offrir à leurs yeux, avaient d'abord remarqué avec étonnement que le cheval du prédicateur était lancé au grand galop, et ils avaient cru que son poney était emporté. Mais à peine le prédicateur, d'ordinaire si paisible, avait-il disparu dans l'intérieur de la maison, à peine arrivèrent-ils eux-mêmes en vue de la clôture, l'un tenant la bêche sur l'épaule, l'autre traînant une lourde branche, que le bruit des sabots d'un second cheval retentit derrière eux à leurs oreilles.

Ils tournèrent la tête dans la direction d'où venait le bruit et virent arriver au galop l'Indien, les cheveux flottants au gré du vent, tenant une carabine dans la main droite et la bride de sa monture de la gauche ; Assowaum baissait la tête presque jusqu'au genou, afin de mieux distinguer les traces qu'il suivait.

— Assowaum ! s'écrièrent-ils tous les trois avec surprise, qu'est-il donc arrivé ? Que voulez-vous au prédicateur ? que vous a-t-il fait ?

— Il me faut sa vie et son sang ! vociféra le Peau-Rouge. Je veux lui arracher le cœur et les entrailles !

Et se jetant au bas de son cheval, qui, couvert d'écume et hors d'haleine, se laissa choir, Assowaum se précipita furieux vers la clôture et la franchit.

Au même instant retentit la voix du méthodiste, une détonation se fit entendre de l'intérieur, et l'Indien retomba par terre du haut de la clôture, dont il avait atteint la bille de bois la plus élevée. Les trois hommes avaient à peine eu le temps de revenir de leur erreur, que l'Indien se releva avec rage, fit le tour de la clôture, et se cacha derrière un énorme tronc d'arbre, d'où il pouvait veiller sur le derrière de la cabane et couper la fuite à Rowson du côté de la rivière.

Bahrens et Harper s'élancèrent près de lui tandis que Roberts s'avancait vers la maison avec la ferme résolution d'arracher sa fille des mains du méthodiste. Il ne savait pas encore, à la vérité, de quel crime on accusait Rowson ; mais sa conduite suspecte lui prouvait qu'il avait réellement commis un crime.

— Arrière ! hurla Rowson, arrière ! si vous tenez à votre vie.

—Rendez-moi mon enfant ! s'écria Roberts ; rendez-moi mon enfant !

—Arrière ! vociféra encore Rowson d'un ton menaçant et en épaulant sa carabine, tandis que Marion lui retenait le bras et s'écriait d'une voix suppliante :

—Voulez-vous donc tuer mon père ?

—Allons, débarrassez-moi de cette femme ! s'écria le prédicateur d'une voix de colère. Voyez comme cet enfant de chien secoue la porte ! Par bonheur, ils ne sont pas venus tous ensemble essayer de l'enfoncer, car autrement nous étions perdus. A l'œuvre maintenant ; il s'agit de garotter cette fille, et si elle crie trop fort, on la bâillonnera. Il ne nous reste plus que quelques instants, sachons en profiter.

—Au secours ! s'écria Marion d'une voix lamentable quand elle se sentit saisie d'une façon brutale par les brigands. "Voleur ! infâme ! scélérat !" et, avec la force du désespoir, le vieux Roberts ébranlait la porte de chêne.

Bahrens accourut à son tour pour secourir son ami, et Harper lui-même, quoique affaibli par sa dernière maladie, saisit une branche d'arbre pour venir aussi en aide au père désespéré. Mais, avant qu'ils eussent franchi la clôture et atteint la porte, l'infortunée jeune fille était déjà liée avec de fortes cordes, et Rowson lui disait d'un ton menaçant :

— Si vous avez le malheur d'ouvrir la bouche pour crier au secours, je tire sur ce vieillard qui m'ennuie et je le tue comme un chien.

—Grâce grâce ! murmura Marion tremblante. Pitié pour mon père !

—Faites feu, Cotton ; mais sur tout ne blessez personne, s'écria le méthodiste à son ami, tandis que s'approchant, l'arme à la main, d'une meurtrière pratiquée par derrière il cherchait à ajuster l'Indien. Mais Assowaum avait deviné le projet de Rowson, et il n'eut garde de compromettre si légèrement sa vie. Suivant l'usage des guerriers de son pays, il pouvait au besoin empêcher la fuite de son ennemi jusqu'au moment où arriveraient les Régulateurs, qu'il attendait à chaque instant. S'emparer vivant de l'assassin d'Alapaha, tel était le but unique qu'il poursuivait pour le moment.

Du reste, il ignorait complètement que Brown, auquel il était voué corps et âme, aimât Marion. Rien n'eût pu d'ailleurs le détourner de l'exécution de son projet, car il voulait avant tout venger sa femme.

La vengeance ! tel était le seul moyen d'assouvir sa soif de sang !

Une balle, partie de la carabine de Cotton, vint siffler aux oreilles des trois hommes et perça le chapeau de Bahrens ; ils sentirent alors le danger de leur position, et Roberts le sentit si bien, qu'il dissuada ses amis de faire la moindre tentative pour enfoncer la porte. D'autre part, ni les uns ni les autres n'étaient armés ; comment auraient-ils pu se flatter d'attaquer avec avantage une panthère retirée dans l'ancre, un monstre armé jusqu'aux dents ?

—Je veux aller à lui seul et sans armes, dit-il ; nous avons eu pour lui tant de politesses, nous l'avons si bien accueilli dans la maison, qu'il ne pourra pas me refuser l'unique faveur que je lui demande, celle de me rendre mon enfant.

—Allons, éloignez-vous, dit-il encore une fois à Bahrens, qu'il voyait hésiter et jeter des regards irrités du côté de la maison ; laissez-moi, j'espère arriver à la solution de tout ceci amiablement et trouver le mot de cette étonnante énigme.

Après avoir dit ces paroles, voyant que Bahrens et Harper quittaient la clôture intérieure, Roberts se tourna vers la meurtrière à laquelle il supposait que devait se trouver le méthodiste, et il se disposait à lui adresser une allocution, lorsque celui-ci lui cria d'une façon ironique :

—Halte-là ! révérend moraliste, j'ai trop longtemps prêché et fait la leçon aux autres pour trouver encore beaucoup de goût à vos môneries. Afin d'arriver le plus promptement possible à un accord entre nous deux, écoutez bien mes paroles, qui n'ont rien de commun avec un sermon, bien que ce soit aujourd'hui dimanche, le jour du Seigneur

—Je ne me suis donc pas trompé sur votre compte, monstre

que vous êtes ! s'écria le vieillard en grinçant des dents et frappant le sol avec indignation. Vous pouvez avec raison rire de notre simplicité à croire à vos paroles mensongères ; mais malheur à vous si vous touchez à un cheveu de la tête de ma fille, que la fatalité a fait tomber en votre pouvoir : nous vous arracherons la chair de votre corps, morceaux par morceaux.

—A quoi bon tous ces bavardages ? Je...

—Arrêtez ! ne m'interrompez pas ! vociféra le vieillard exaspéré. Je comprends, à certains indices, que vous avez commis quelque crime atroce, car sans cela votre conduite serait inexplicable ; eh bien ! quel que soit ce crime, vous pouvez encore échapper par la fuite au châtiment mérité ; moi-même je m'offre à vous fournir les moyens d'éviter la justice des hommes. Prenez un de mes chevaux, je vous donnerai même de l'argent ; mais rendez-moi mon enfant, rendez-moi ma fille. Rappelez-vous avec quelle prévenance vous avez été accueilli dans notre maison ; souvenez-vous que j'allais aujourd'hui même vous appeler mon fils.

—Acceptez cette proposition, conseilla Cotton ; on ne nous en offrira pas une pareille avant qu'il soit peu ; souscrivez à cette offre dont, je l'espère, le bénéficiaire doit s'étendre aussi sur moi. Je suis d'avis de rendre la liberté à la jeune fille.

—Eh bien ! cria Roberts du dehors, avez-vous réfléchi ? Je comprends que vous êtes plusieurs là ; soit ! allez-vous-en tous, partez en toute liberté. Mais rendez-moi mon enfant, rendez la liberté à cette innocente jeune fille !

Alors, écoutez ma réponse, fit Rowson : ma vie est en danger, et l'Indien que voilà est bien décidé à me tuer ; si vous pouvez le persuader à souscrire à vos conditions, je les accepte, sinon, je vous prévienne qu'à la première tentative qui serait faite d'attaquer la maison, je tuerai moi-même Marion.

—Il faudra bien que l'Indien sourcrive à mon vouloir, s'écria joyeusement Roberts ; il ne peut pas s'y refuser. Grand Dieu ! il est trop tard ! voici les Régulateurs.

Il ne se trompait pas. Au bruit sourd des pas de chevaux, succéda le craquement des branches et des buissons, à travers lesquels s'élançaient les nouveaux venus. Assowaum poussa son cri de guerre, et à l'instant les Régulateurs, conduits par Brown et Harfield, s'élançèrent sur le champ de bataille.

L'Indien exprima à sa manière son allégresse, lorsque ses auxiliaires firent le tour de la maison.

—Waugh ! Maintenant il est à moi, s'écria-t-il ; je vais m'abreuver de son sang !

Rowson comprit alors toute l'étendue du danger qui le menacerait, s'il avait le malheur de tomber au pouvoir de son impitoyable ennemi, car il redoutait moins les Régulateurs que le Peau-Rouge. Aussi lorsque l'Indien, emporté par l'élan de sa joie, se découvrit aux yeux de Rowson, son imprudence faillit lui devenir fatale : il s'était détourné un moment de manière à laisser voir une partie de son corps. Aussitôt un second coup de feu partit d'une meurtrière, et le sang du Peau-Rouge arrosa la terre. Par bonheur, la blessure n'était pas dangereuse.

Rendus furieux par une pareille audace, les Régulateurs sautèrent à bas de leurs selles et s'élançèrent vers la clôture, lorsque Roberts se précipita à leur rencontre et leur annonça la position critique où se trouvait sa fille.

—Grand Dieu ! s'écria Brown ; Marion au pouvoir de ces brigands ! Quel parti prendre ?

—Il faut briser la porte, s'écria Harfield exaspéré ; attaquons et chassons les brigands de leur repaire. S'ils osent toucher à la jeune fille, nous les brûlerons vivants tous tant qu'ils sont ; s'ils se rendent à discrétion, nous nous contenterons de les pendre, et voici les cordes à cet usage.

—Pas tant de bavardages, vociféra Rowson ; sachez seulement que celui de vous qui osera s'avancer à deux pas est un homme mort. Nous sommes ici six hommes armés jusqu'aux dents, et nous avons dix-huit carabines. Si, malgré cet avertissement salutaire, vous étiez assez insensés pour vouloir bra-

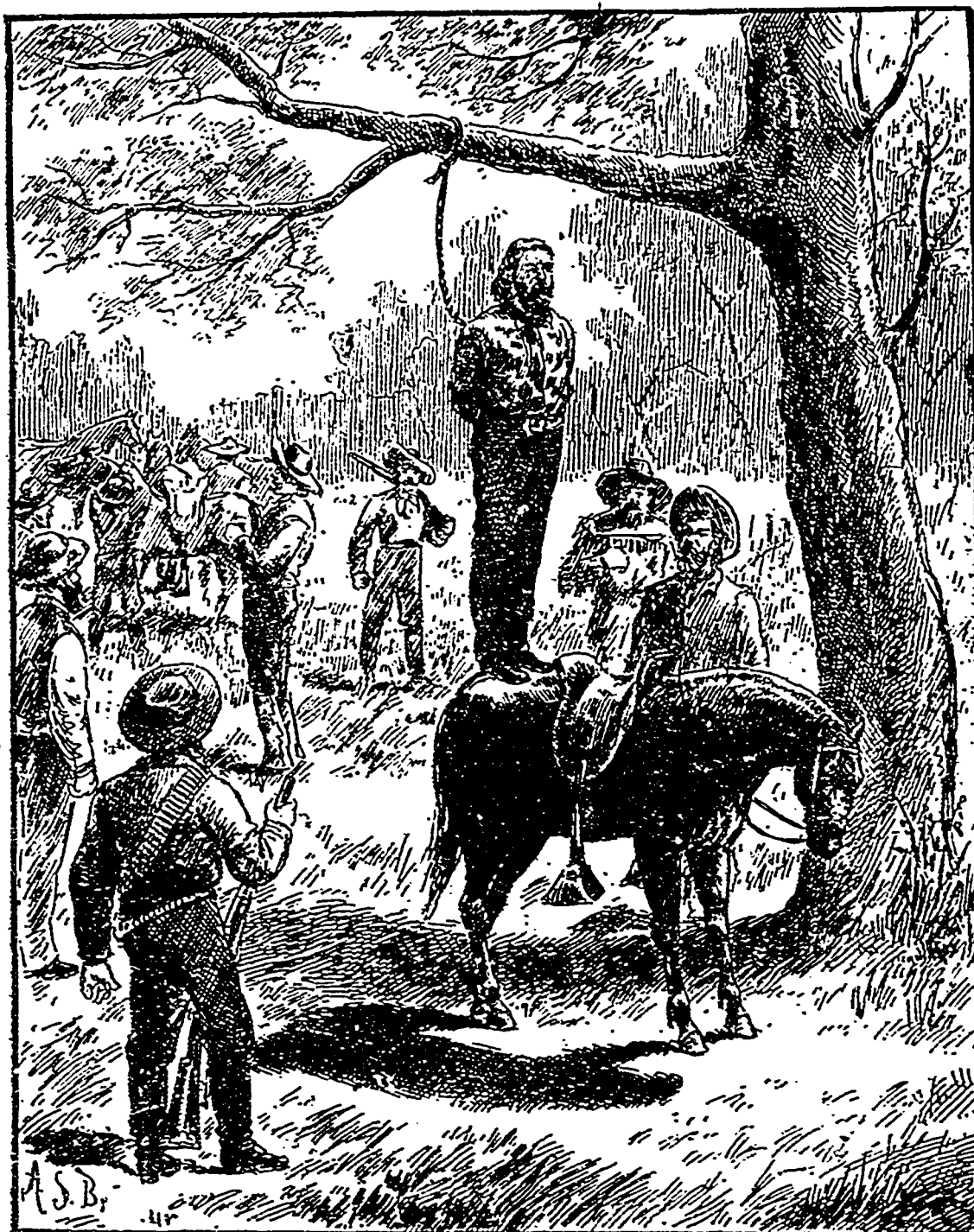
ver ma défense au péril de votre vie, soit ! allez de l'avant ; mais je vous jure par tous les diables que la jeune fille mourra d'une mort ignominieuse. Voilà qui est dit une fois pour toutes.

—Que le diable emporte ce brigand ! il se vante, s'écria Harfield, en renversant les branches de clôture. Camarades,

—Qu'entendez-vous par protéger ? Est-ce en la laissant entre les mains de ces coquins ?

—Il faut prendre un parti, sans compromettre la vie de Marion. Où est l'Indien ?

—Laissez-nous partir librement et en sûreté, donnez-nous



Le cheval du condamné restait toujours immobile, et Johnson adressait aux deux hommes un regard exprimant à la fois la colère et l'espérance.

suivez-moi ; cinq minutes nous suffiront pour entrer dans ce nid de serpents à sonnettes.

—Un instant ! s'écrièrent à la fois Brown, Wilson et Roberts ; un instant ! le misérable pourrait assassiner la jeune fille ! Ces infâmes bandits, poussés à toute extrémité, sont capables de tout. Il faut trouver un autre moyen de les forcer à se rendre, n'exposons pas à la mort celle que nous devons protéger.

aussi vingt-quatre heures d'avance, et nous vous rendrons la jeune fille, déclara Rowson.

—Eh bien, soit ! fit Brown vivement.

—Arrêtez ! observa Harfield en l'interrompant. Nous sommes maîtres de ces misérables, qui se sont rendus coupables des crimes les plus atroces, nous tenons enfin le lâche assassin de l'infortuné Heathcote ; le sang de notre pauvre ami crie vengeance, et nous nous vengerons avec du sang ; nous serions

vraiment fort coupables de rien négliger pour arriver à notre but. Du reste, c'est à la majorité des voix que la sentence doit être prononcée. Allons ! mes amis, est-il raisonnable de laisser échapper ce scélérat, parce qu'il menace de tuer une jeune fille qui est tombée en son pouvoir ?

—Non, non, non ! s'écrièrent tous les Régulateurs, à l'exception de Harper, de Wilson, de Roberts et de Brown.

—Camarades, il y a aussi des pères parmi vous : rappelez-vous donc vos enfants ! fit Roberts d'une voix suppliante.

—Roberts, répliqua Stevenson, qui s'était tu jusqu'alors, ayez bon courage, votre enfant ne périra pas. Ce qui est certain, c'est qu'on agirait avec une coupable légèreté si l'on rendait la liberté à ces brigands eu égard aux menaces qu'ils nous font.

Mais voici venir Assowaum, voyez comme il se tient hors de la portée des balles. Il faut vraiment que ces misérables veuillent se débarrasser de lui d'une manière toute particulière.

Stevenson avait raison : le Peau-Rouge s'avancait avec la souplesse d'un serpent, le long des troncs d'arbres abattus, à travers les taillis et les broussailles. Tout à coup, il s'élança et se trouva près des Régulateurs. A peine avait-il quitté la clairière, qu'une troisième balle siffla à ses oreilles, ce qui prouva à tout le monde l'acharnement avec lequel les assiégés épiaient chacun de ses mouvements. Au même instant, Assowaum brandit sa carabine d'un air triomphant et présenta son bras atteint par la deuxième balle à son ami Brown. Celui-ci, à l'aide de son mouchoir, banda à l'instant la blessure, qui heureusement n'était point dangereuse.

Pourquoi donc le méthodiste vous en veut-il à ce point ? lui demanda Brown ; chacune de ses balles semble être à l'adresse de votre peau.

—Oh ! c'est qu'il me connaît ! répondit l'Indien en se dressant fièrement, et qu'il sait que sa vie appartient désormais à ma vengeance, car c'est lui qui a tué Alapaha.

—Eh quoi ! il a tué votre femme, Rowson ? s'écrièrent tous les auditeurs ensemble avec stupéfaction.

—Oui ! c'est lui qui est le meurtrier d'Alapaha ! répéta l'Indien d'une voix à peine intelligible. C'est le sang de l'homme pâle qui a souillé ce tomahawk.

—Ainsi, le fruit que nous avons à cueillir est trop mûr, s'écria Harfield ; selon moi, c'est un crime que d'attendre une heure de plus.

—Un moment ! s'écria Assowaum. Si vous attaquez la maison, l'homme pâle sera infailliblement tué : il connaît le sort qui lui est réservé, et il mourra avec courage. Mais je n'entends pas qu'il en soit ainsi, cette homme m'appartient. Attendez donc que le soleil soit couché, et alors Assowaum vous conduira lui-même.

—De toutes façons, faites en sorte d'occuper au moins leur attention pour le moment, observa Brown. La pauvre marion mourra de crainte, si elle ne nous accuse pas de lâcheté, en voyant que nous sommes ici sans donner signe de vie.

—Il ne faut pas que nous laissions les coudées trop franches à ces bandits, observa Wilson ; qui sait ce qu'ils pourraient faire dans l'inaction ? Ce coquin de Cotton doit être avec eux, ou je me trompe fort, et cet homme est capable de tout.

—Le mulâtre d'Atkins s'est échappé de nos mains, dit Cook ; il serait bien possible qu'il eût aussi cherché un refuge dans cette baraque !

—C'est vraisemblable ! Rowson ne nous a-t-il pas dit qu'ils étaient six là dedans ? dit Curtis.

—Bah ! c'est une vantardise de sa part, répliqua Stevenson, et pas autre chose : il a voulu nous intimider. Le poste que l'Indien a quitté est-il occupé ?

—Votre fils s'est dirigé par là, fit Harfield, et assurément il fera bonne garde.

—Bien. Dans ce cas, sommons une fois encore les assiégés de se rendre à discrétion, et menaçons-les d'un assaut pour les tenir au moins en échec, fit Brown.

—Pourquoi cela ? demanda Bahrens avec étonnement.

—Afin de ne pas leur laisser trop de temps pour réfléchir, répliqua le jeune homme en souriant. Qui est-ce qui veut être le parlementaire ?

—Je vais essayer, ajouta Bahrens ; je me prêterai à tout ce qui contribuera à empêcher ces coquins d'éventer la mèche. Mais, à vrai dire, j'aimerais mieux me ruier sur ces canailles immédiatement, la carabine et le couteau à la main. Que le diable les confonde ! j'éprouve une singulière démangeaison de leur envoyer quelques balles de plomb ; mais, malheureusement, j'ai peur d'atteindre la fille de Roberts.

—Halló ! qui vient là-bas à cheval ?

—C'est votre nègre, Robert, observa Cook ; votre femme doit-elle dans des transes mortelles ; car, lorsque nous avons passé devant votre habitation, elle était pâle comme la mort, et nous a suppliés avec désespoir de sauver son enfant.

—Renvoyez-lui le nègre, qui lui apprendra que sa fille est en sûreté, remarqua Harper ; sans cette précaution elle mourra d'inquiétude avant que votre domestique soit arrivé à destination. J'espère que nous aurons réussi.

—Il va sans dire que je ne lui révélerai point la vérité, dit le vieux Roberts ; ce serait lui donner le coup de la mort. Qui sait si elle connaît déjà que Rowson ?...

—Elle nous a crié : " Sauvez mon enfant des mains du prédicateur ! " observa Curtis. Comment a-t-elle connu les crimes de ce misérable ? C'est ce que je ne saurais dire.

C'est lui-même qui se sera trahi, déclara Assowaum ; je vous raconterai cela plus tard. Mais le temps s'écoule, et il faut faire bonne garde autour de la cabane jusqu'au soir. L'homme pâle tient sa carabine sans cesse dirigée sur Assowaum, comme fait le vautour qui fixe l'aigle, au-dessus duquel il vole en tournoyant. Mais aussitôt que le whip-poor-will aura jeté son premier cri, la mire de son canon ne sera plus visible, et il faudra bien que l'assassin tourne ses regards de tous les côtés pour écouter s'il n'entend pas le cri de guerre des Peaux-Rouges de sa tribu.

CHAPITRE V

MARION AUX PRISES AVEC LES BRIGANDS

—Menagez vos balles, s'écria Cotton avec colère, au moment où Rowson coucha en joue l'Indien qui s'éloignait de son poste pour aller rejoindre la troupe des assiégeants, et où il le vit lâcher la détente quand son ennemi franchit le petit espace découvert, vous en aurez besoin plus tard pour un meilleur usage. A cette heure, l'Indien n'est pas dangereux pour nous que tout autre Régulateur, et, si nous avions le malheur de tomber entre les mains de ces gens-là, ils nous pendraient haut et court avant que le Peau-Rouge eût pu dire un seul mot.

—Soit ; mais quand bien même je me trouverais à mille lieues d'ici, ajouta le prédicateur en grinçant des dents, je ne me croirais en sûreté qu'autant que je saurais Assowaum couché mort dans la terre. Que m'importent les autres, je n'ai point peur d'eux !

Les deux brigands examinèrent leurs chances les plus favorables de salut. Mettre le canot à plat pour gagner au moins la rive opposée ? C'était l'avis de Cotton. Non pas avant la nuit, dit Rowson, ne serait-il pas s'exposer à perdre notre dernier espoir ? Peut-être leur couperait-on les vivres ! Les assiégeants ne pouvaient pas ignorer qui d'eux, Cotton et Rowson, ou de la jeune fille, mourrait alors le premier.

Un instant le prédicateur se rapprocha de Marion :

—Comment se porte ma charmante fiancée ?

—Laissez-moi, misérable ! s'écria la belle enfant en lui adressant un regard foudroyant ; retirez-vous au j'appelle au secours.

—Allons, allons, ma chère Marion.

—Retournez donc à votre porte, Rowson, s'écria Cotton en colère. Le moment est bien choisi pour conter fleurette, morbleu ! Regardez donc Brown, il est juste à portée ; j'ai bien envie de lui envoyer une belle.

Marion entendit ces paroles et voulut, mais inutilement, se relever de dessus le lit où elle était attachée.

—Gardez-vous en bien, répondit Rowson ; la prudence nous commande de ne pas provoquer davantage ces gens-là.

Les heures s'écoulèrent lentement, et la grande lumière s'éteignit à l'horizon pour s'évanouir bientôt tout-à-fait.

Peu-à-peu Marion reprit courage ; et tandis que ses bourreaux se concertaient sur leur plan de défense, elle était parvenue à se délivrer de ses liens. Mais elle jugea prudent pour ne pas éveiller les soupçons de garder la même position ; seulement, elle jeta des regards furtifs de tous les côtés pour trouver, s'il était possible, une arme à sa portée, soit un couteau, soit une carabine, afin de s'en servir en cas de besoin.

Sur une chaise, tout près d'elle, était placé un pistolet de long calibre, et, le long de la paroi des murailles, deux carabines chargées prêtes à être employées instantanément dans un moment de presse. Déjà elle s'avancait pour s'emparer de l'arme lorsque Rowson fixa les yeux sur elle. Puis, il s'adressa à voix basse à Cotton :

—Cotton, n'avez-vous rien entendu ?

—Non, rien du tout.

—Il m'a semblé entendre un bruit pareil à celui d'une planche que l'on briserait ; quelqu'un se serait-il avancé du côté de la maison ? depuis qu'il fait nuit, je me sens mal à l'aise ici ; je donnerais tout un monde pour que nous fussions enfin sur la rivière.

—D'accord ; en route. Mais auparavant, je vais tout disposer dans le crnot pour assurer notre départ ; faites bonne garde, et je reviendrai bientôt. Une galerie souterraine seyait la maison à la rivière.

À peine Cotton eut-il disparu dans la trappe, que Rowson se mit à arpenter la chambre, en proie à la plus grande perplexité.

—À quoi diable ces coquins songent-ils ? Quel complot méditent-ils en ce moment ? Et il s'arrêta les bras croisés devant une meurtrière par laquelle il regarda en dehors, en tournant le dos à la fille de Roberts.

Marion se leva sans bruit et s'empara du pistolet posé sur la chaise et reprit sa première position.

—Pourquoi diable Cotton tarde-t-il ainsi ? Que le tonnerre l'écrase ! s'écria Rowson d'un ton de colère ; m'aurait-il trahi ?

À cet instant, Marion remua le pied ; la planche sur laquelle elle le posa bascula.

—Qu'est-ce que cela signifie ? murmura-t-elle ; seraient-ce mes sauveurs ?

—Malheur sur Cotton ! Je ne vois ni n'entendre rien ; m'a-t-il trahi le brigand ? Allons, je vais le suivre...

Au moment où il prononçait ces paroles, la planche se leva tout à fait sous les pieds de Marion, et les yeux menaçants du Peau-Rouge scintillèrent comme deux éclairs dans l'obscurité.

Rowson s'était emparé d'une carabine et se disposait à redescendre dans le boyau, lorsque la planche qu'Assowaum cherchait à soulever céda et tomba sur le côté.

Le Méthodiste se retourna vivement et aperçut, à la lueur du crépuscule, le regard de son ennemi implacable, se disposant à profiter de la première surprise du Méthodiste et à sortir de sa position incommode.

Le prédicateur fut épouvanté, interdit au premier moment ; mais bientôt il reprit son sang-froid et songea à frapper le Peau-Rouge, qui se trouvait dans une position telle, qu'il ne pouvait ni avancer ni reculer. Déjà Rowson levait sa carabine pour assommer son ennemi d'un coup de crosse, lorsque Marion, avec un courage héroïque, leva son pistolet et fit feu sur le prédicateur. Cela fut fait avec une rapidité sans pareille, et, grâce à ce coup de feu, Rowson ne put mettre son horrible projet à exécution.

Le brigand tomba à la renverse en proférant un horrible blasphème, et, pendant ce temps-là, Assowaum réussit à sortir du étroit espace qui avait failli lui servir de tombeau. Semblable à la panthère des forêts impénétrables du Far-West, il

se dégagea et s'élança hors du passage par lequel il s'était frayé un chemin, et sauta d'un bond sur la poitrine de l'assassin, qui s'affaissa anéanti en poussant un cri de rage et de désespoir.

Au même instant, à travers l'interstice du plancher, Curtis parut à son tour ; tandis que Cotton, qui revenait chercher la jeune fille, entra par le boyau, et, voyant le danger que courait son ami, se précipita résolument à son secours.

Pendant que ceci se passait, Marion s'était élancée vers la porte et avait repoussé les verrous. Assowaum, comprenant le nouveau danger qu'il courait, tirait son tomahawk de sa ceinture, et se disposait à frapper Cotton tout en écrasant du pied la gorge de Rowson.

Cotton comprit bien toute l'étendue du danger ; car il était d'un côté attaqué par Curtis, tandis que de l'autre Brown et les Régulateurs battaient en brèche la porte. Il s'élança donc avec la rapidité de l'éclair dans le passage souterrain, et, à la faveur de l'obscurité, atteignit la rivière. Pendant ce temps-là Curtis, trompé par une allusion d'optique, s'imagina qu'il s'était jeté à terre pour échapper au premier choc et gagner ensuite le large pendant la bataille. Il se précipita donc à sa suite, en proférant une horrible imprécation et roula la tête la première dans le gouffre béant.

—Waugh ! s'écria l'Indien dont les yeux brillèrent d'un éclat sauvage ; je serais curieux de savoir lequel des deux reviendra le premier.

—Des torches ! hurla Harfield à ceux qui se trouvaient en dehors. Des torches ! et qu'on cerne la maison ! un de ces misérables s'est caché sous le plancher.

Au même instant, plusieurs Régulateurs accoururent avec des fascines de bois résineux, et Cook, s'emparant de la première torche venue, se glissa dans le boyau. Brown, de son côté, s'avancait vers la jeune fille ; Marion se laissa tomber sans connaissance entre les bras de son libérateur.

Il y a là un passage souterrain ! s'écria Curtis de dessous le plancher. Les autres brigands se sont échappés. Le boyau aboutit à la rivière. Alerte, compagnon ! Courez, hâtez-vous et tirez sur tout ce que vous verrez remuer.

Les Régulateurs s'élançèrent, rapides comme la foudre, et, quelques minutes après, on entendit le bruit de leurs détonations qui se succédaient sans interruption.

—Ces brigands avaient donc un canot à leur disposition ! s'écria Anbeld ; l'Indien et moi, nous croyions cependant bien avoir cherché partout.

—Êtes-vous blessé, Curtis ? demanda Cook qui était descendu dans le boyau et l'aidait à se relever.

—Oui... non ; je ne crois pas. Tonnerre de tous les diables ! Comment ai-je pu tomber la tête la première dans ce maudit trou ? Où suis-je ? Que signifient tous ces coups de feu ?

Nos amis poursuivent ceux des brigands qui se sont échappés. Nous sommes ici dans la tanière de Rowson, à ce que je crois, fit Cook en examinant de plus près la place où il se trouvait. Diable ! voilà un passage creusé selon les règles de l'art : tous les vieux renards se creusent une tanière. Leurs précautions n'étaient pas mal prises. Ah ! je crois que l'Indien s'est montré un peu trop tôt.

—Où est Rowson ? demanda Curtis qui ne se ressentait plus de sa chute et commençait à comprendre ce qui lui était arrivé.

—À l'œuvre, fit l'Indien en tirant une longue courroie de son sac à balles et en liant les pieds du prisonnier : qui de vous veut me prêter une cravate ou un mouchoir ?

—Pourquoi faire ? demanda Cook qui était remonté près de ses amis.

—Le Méthodiste est blessé, répondit Assowaum d'une voix continue. La jeune fille que voilà m'a sauvé la vie et son coup de feu a atteint l'homme pâle à l'épaule. Waugh ! regardez comme il est pâle !

—L'Indien a de la pitié pour son ennemi ! observa Stevenson qui venait d'entrer ; c'est là une nouvelle qualité que je ne connaissais pas encore aux gens de sa race.

—Qui est-ce qui parle ici de pitié ? répondit Assowaum en se dressant fièrement et en jutant des regards courroucés sur l'étranger. Qui ose dire qu'Assowaum est touché de compassion pour l'assassin d'Alapaha ! Cet homme ne doit pas mourir encore, et surtout ici, des suites de cette blessure que lui a faite la main d'une femme. C'est à moi qu'appartient la vengeance. Qui veut me prêter un mouchoir pour bander la blessure de l'homme pâle ?

—En voici un, fit Stevenson en présentant un foulard à l'Indien. Bon Dieu ! me trompe-je ou non ? continua-t-il en se baissant, la torche à la main, sur le corps presque inanimé du prédicateur. Il me semble avoir vu quelque part cette maudite figure. Ces traits me sont connus.

Rowson leva les yeux avec étonnement vers celui qui venait de prononcer ces paroles.

—Ciel ! c'est l'assassin du marchand de bestiaux ! s'écria le vieux fermier. J'en suis certain, c'est bien la figure de celui qui l'a tué dans un odieux guet-apens.

—Laissez moi ! que la foudre vous écrase ! s'écria le blessé en détournant son visage et en grinçant les dents.

—Mon enfant ! ma chère enfant ! s'écria le pauvre père de Marion au désespoir, en s'agenouillant à côté de sa fille, dont le visage était aussi pâle que celui d'un cadavre.

—Mon père ! dit alors la belle jeune fille en soupirant et en rouvrant ses yeux : mon père !

Mais Marion n'aperçut pas celui qu'elle appelait ainsi, et cependant celui-ci tenait une de ses mains dans la sienne.

Elle ne rencontra que le regard de Brown, qui, penché sur elle avec une tendre sollicitude et une joie inexprimables, contemplait avec ravissement le retour à la vie de la femme si chère à son cœur.

—Mon père ! murmura encore Marion en refermant les yeux, tandis qu'un sourire de contentement d'une douceur angélique se montrait sur ses lèvres, comme si ce qui lui était arrivé était un rêve qu'elle craignait de voir fuir à son réveil.

—Ne vous êtes-vous point emparés des autres fuyards ? demanda Harfield.

—Mais il n'y avait ici qu'un seul homme avec Rowson, observa timidement Marion, cet homme s'appelle Cotton, et je crois que vous le connaissez tous.

—Cotton ! diable ! s'écria Wilson. Ah ! si j'avais été sûr de trouver cette bête féroce dans ce repaire, j'aurais pris la maison d'assaut, eussé-je dû périr dans l'entreprise. C'est celui-là dont nous eussions dû nous emparer ! quel malheur de l'avoir manqué !

—Qu'allons-nous faire du prédicateur ?

—Nous le jugerons demain, lui et ses complices, répondit Brown ; afin de savoir ce qu'il peut produire pour sa défense. Il y a encore quatre de ces assassins qui seront jugés en même temps. Vous connaîtrez le lieu où se tiendront les assises. Bien ! vous m'obligeriez donc beaucoup, M. Roberts, si vous assistiez aux débats. Nous avons besoin d'être secondés par des hommes d'expérience et plus âgés que nous, dans des délibérations aussi importantes. Mais qui est en faction devant la porte ?

—Le Canadien et quelques-uns des nôtres, répondit Cook. Deux ou trois autres se sont mis à la poursuite du fuyard. Il n'y avait dans cette baraque que Rowson et Cotton et, selon toute probabilité, aucun autre ne s'est caché dans les environs.

—N'a-t-on donc point pu trouver d'indice du mulâtre ?

—Non, rien que je sache ; Assowaum avait découvert le matin certaine trace d'après laquelle il s'était imaginé...

—Celui dont vous parlez s'est refusé dans les montagnes, observa Assowaum en l'interrompant, j'ai vu les empreintes de ses pieds.

—Était-ce après la pluie ?

—Oui : il doit avoir passé près de la maison après l'orage ; l'oiseau dont on a trouble le nid voltige encore quelque temps autour de l'arbre où il a niché. La perte de son lit a été pénible à l'homme au teint jaunâtre.

—Où est Wilson ? demanda Brown en regardant autour de lui.

—Je crois qu'il s'occupe des chevaux, fit Harfield ; m'est avis que nous ne ferions pas mal de partir sur-le-champ, ce qui n'empêchera pas de laisser ici quelques-uns des nôtres pour explorer avec soin la maison et les environs demain matin au grand jour.

—Harfield, voulez-vous m'obliger en vous occupant de ce soin ? demanda Brown, qui ne put réprimer un sentiment d'hésitation et dont les joues s'empourprèrent malgré lui. Il se pourrait que...

—Volontiers, fit Harfield qui l'interrompit en riant. Vous ne devez pas quitter votre charmante malade, je me charge du soin de protéger votre retraite. Demain à onze heures précises, j'arriverai au rendez-vous. Mais vous n'aurez pas besoin de m'attendre pour commencer l'interrogatoire. Allez de l'avant sans crainte.

—Nous appellerons d'abord la cause d'Atkins et de Jones, répondit Brown ; je crois d'ailleurs que nous serons obligés de commencer de bonne heure. Venez donc nous rejoindre le plus tôt possible.

—Ah ! voilà les chevaux, observa Harper, il faut convenir, mon cher neveu, que vous êtes un drôle de garçon. Vous n'avez pas même trouvé le temps de souhaiter le bonsoir à votre vieil oncle. Certains beaux yeux ont tout à fait absorbé votre attention, n'est-il pas vrai, coquin ?

—Mon oncle ! s'écria Brown en serrant la main du bon vieillard, mon oncle, je suis au comble du bonheur !

—Comment transporterons-nous le prisonnier ? demanda Curtis ; nous n'avons pas de barque à notre disposition.

—Oh ! c'est l'Indien qui s'est chargé de cette besogne, répondit Bahrens, le voilà qui est assis à côté de Rowson et le contemple comme le fait un amant de la maîtresse dont il est épris. Morbleu, je frémis rien qu'à songer aux sentiments de vengeance qui bouillonnent dans le cœur du Peau-Rouge, quelle que soit en apparence la douceur de son regard. Ces sauvages enfants du désert sont vraiment de terribles ennemis !

—Je ne voudrais pas être dans la peau du Méthodiste, observa Cook, m'eût-on donné tout l'or du monde. Si les Régulateurs jugeaient à propos de lui rendre la liberté, je suis certain qu'Assowaum lui couperait la gorge pour boire son sang.

La blessure qu'il a reçue l'empêchera de monter à cheval, dit Stevenson qui venait d'examiner le bras de Rowson, il a l'os de l'avant-bras brisé.

—Pensez-vous que sa blessure soit dangereuse ? demanda l'Indien comme s'il se fût réveillé d'un profond sommeil.

—Oui, s'il est obligé d'aller à cheval et qu'il attrapât un refroidissement, répondit Stevenson. L'air de la nuit est humide, un accès de fièvre suffirait pour l'emporter.

—Dans ce cas, je vais le porter, dit l'Indien.

—Porter qui ? demanda Bahrens, à coup sûr, vous ne parlez pas de Rowson ?

—Si fait, répliqua Assowaum, qui, en disant ces mots, enveloppa le blessé dans sa couverture de laine.

—Gentlemen, dit alors Roberts en s'adressant à ceux qui l'entouraient, quelques-uns d'entre vous, à ce qu'on vient de me dire, doivent passer ici la nuit ; soit, mais n'oubliez pas que je vous attends tous demain chez moi pour déjeuner. Allons, que ceux d'entre vous qui doivent partir avec moi se hâtent, car il faut que le prisonnier soit transporté, et d'ailleurs ma maison n'est pas fort éloignée d'ici. En route, car ma femme doit probablement éprouver des angoisses mortelles en nous attendant.

—Je vous invite tous tant que vous êtes, continua Harper en riant et en achevant la longue phrase commencée par Roberts, je vous invite tous à venir chez notre ami ce soir même. Nous serons un peu gênés faute d'espace, mais si chacun veut y mettre un peu du sien, nous pourrions nous arranger tant bien que mal ; avant tout, il ne faut pas oublier que nous sommes dans l'Arkansas.

—Bravo ! s'écria Roberts en riant de tout son cœur ; c'est

précisément ce que j'allais avoir l'honneur de vous dire, mes amis. Allons, gentlemen, puisque vous me portez tant d'intérêt, je veux dire puisque Brown se charge de ma fille et Harper de mon discours, il ne nous reste plus qu'à lever la séance et à partir. Est-ce que le Peau-Rouge a réellement l'intention de porter le blessé ?

Assowaum répondit à la question en se préparant à partir avec son fardeau. Il souleva aussi légèrement que si c'eût été une plume, le corps pesant du prédicateur, quelle que fût la douleur que lui fit éprouver à lui la blessure qu'il avait reçue, et s'avança avec son fardeau sur le grand chemin sans prononcer une parole. Selon toute probabilité Rowson était évanoui, car il ne fit pas le moindre mouvement et resta immobile dans les bras de son ennemi, tandis que sa figure pâlie, abritée par de longues mèches de cheveux en désordre, retombait pantelante sur l'épaule d'Assowaum.

—J'espère qu'il ne va pas le tuer, dit Marion à voix basse en s'adressant à son guide, sur le bras duquel elle s'appuyait, et qui lui prêta son aide pour monter à cheval.

—N'ayez aucune peur, Marion, on ne répandra plus de sang ce soir, répondit le jeune homme. Mais dès demain le tribunal des Régulateurs prononcera sur le sort de ce misérable qui s'est souillé d'un triple assassinat. La mesure de ses crimes est au comble.

—C'est horrible ! fit Marion qui frémit d'horreur en songeant au terrible danger auquel elle venait d'échapper, celui de devenir la femme de ce monstre.

—Voyez donc le Peau-Rouge porter sa victime avec autant de tendresse et de sollicitude qu'une mère en a pour son enfant, fit Bahrens.

—Vous avez raison, répondit le vieux Roberts, qui chevauait à côté de lui ; la figure d'Assowaum a quelque chose d'effrayant et je m'étonne de ce calme profond, prélude d'une terrible vengeance. Souvenez-vous qu'on lui a ravi ce qu'il avait de plus cher au monde, et qu'il veut à cette heure tenir le serment qu'il a fait sur la tombe de sa femme. Vous l'avez entendu, n'est-ce pas, Bahrens ?

Quand leurs torches éclairèrent le visage du méthodiste et celui de l'Indien, ils purent voir avec quelle sollicitude Assowaum regardait sa victime. Mais bientôt celui-ci releva les yeux d'un air triomphant et reprit sa marche sur les pieds de son précieux fardeau.

Il s'était convaincu que le méthodiste vivait encore.

CHAPITRE VI

LE JUGEMENT—L'EXÉCUTION

Sous les branches touffues des chênes et des noyers, au sommet d'une colline ordinairement fort déserte, vingt et un chasseurs et fermiers des environs sont réunis autour de cinq grands feux pétillants. La fumée bleuâtre s'élance en spirales fugitives dans l'atmosphère fraîche et pure du matin, comme en temps jadis, à l'époque où les tribus aborigènes qui avaient donné leur nom au pays, les Atkansas, habitaient ces montagnes pittoresques.

Deux groupes bien distincts : Les personnages du premier regardent d'un air morne le paysage qui s'étend devant eux. Atkins, Johnson, Weston et Jones sont là, gardés par deux hommes, l'arme au poing.

Dans le second, le Méthodiste et l'Indien.

Au-dessus d'eux une liane d'un vert éclatant, semée de fleurs de pourpre contraste avec la sombre magnificence des buissons de dogwood. Sous cette voûte de feuillages et de fleurs, couché sur un lit de fougère desséchées, et abrités sous une couverture de laine, se repose le prédicateur blessé, et à ses côtés le Peau-Rouge Assowaum. L'Indien détourne rarement les yeux, n'interrompant sa vigilance que pour entretenir de temps à autre le feu qui pétille, afin de rendre plus supportable à son ennemi la fraîcheur de l'air matinal. Il a près de lui un gobelet d'étain rempli d'eau qu'il porte de temps en

temps aux lèvres brûlantes du prisonnier gisant sur le sol, puis il ramène la couverture avec le plus grand soin sur ses épaules, afin que l'air ne fit pas de mal à Rowson et n'aggravât point sa position.

Bientôt, sur les flancs de la colline, les aboiements de plusieurs chiens se font entendre, et peu de temps après, arrivent les Régulateurs qui la veille avaient pris part au combat qui avait amené la prise du Méthodiste : ce sont Brown, Roberts et Harper.

Atkins et Weston dont accusés de recel, Jones est convaincu d'avoir volé des chevaux.

On avait visité avec le plus grand soin la cachette pratiquée dans les roseaux près de la demeure d'Atkins, dont la culpabilité fut ainsi prouvée sans qu'un pût élever le plus léger doute en sa faveur.

D'ailleurs on avait trouvé chez lui non-seulement les chevaux du Canadien, mais encore deux autres bêtes qui avaient été volées, peu de temps auparavant, à un colon de Fourche-la-Fave, si bien qu'Atkins fut contraint de reconnaître lui-même sa participation à ce délit.

On amena ensuite Weston, mais celui-ci n'a tout avec obstination, jusqu'à ce qu'enfin un homme de la Fourche-la-Fave émit l'avis de le contraindre à faire des aveux et de le fouetter jusqu'à ce qu'il parlât.

Le malheureux fut donc, sans plus façon, attaché à un arbre et fouetté avec un faisceau de branches flexibles, jusqu'à ce que le sang coulat le long de ses épaules et formât de longues raies noires sur sa poitrine et sur ses hanches.

Weston avoua son crime ; mais rien au monde ne put lui arracher le nom de ses compis, et il finit par s'affaïsser sur lui-même, sans connaissance et tout ensanglanté.

Les Régulateurs, irrités par la vue du sang et indignés de cette obstination coupable, s'écrièrent tous ensemble avec un emportement vraiment sauvage.

—Pendons-le haut et court à la branche d'un chêne ! Nous l'avons tous entendu avouer les vols de chevaux commis par lui. A quoi bon perdre notre temps ? qu'on en finisse avec ce brigand-là...

Brown intervint et déclara, malgré toutes les oppositions, que cette manière d'agir était une violation flagrante de toute procédure ayant l'intention de paraître juste et régulière.

—Il faut que chaque accusé puisse se défendre, dit-il, et le jury prononcera ensuite sur le sort de ces malheureux, soit qu'ils aient mérité la mort, soit qu'ils soient condamnés à tout autre châtiment.

La culpabilité de Jones était évidente et il n'y eut qu'une voix à son sujet.

On parla ensuite du meurtre de Heathcott. Curtis et Harford le marquèrent, qu'on envoya chercher à l'antigation de l'Indien, et y furent accusateurs contre Johnson et Rowson. Peu de jours auparavant, Harford avait reçu des mains d'un de ses clients, qui la tenait de Rowson, une bank-note qu'il se souvenait avoir vue auparavant en la possession de Heathcott. C'était un billet de banque de la Louisiane qui portait sur le dos, comme signe particulier, le nom du premier endosseur.

L'Indien avait plus tard comparé les traces des pieds laissées par Johnson et Rowson, avec celles qu'il avait mesurées à l'aide de son casse-tête et il les avait trouvées conformes les unes aux autres.

—Bien plus, Johnson a cherché à tuer l'Indien, observa Brown, et ce seul fait est assez significatif.

—A quoi bon perdre un temps précieux en débats inutiles, s'écria l'un des assistants. Le brigand a mérité la mort pour le premier des deux crimes, qui n'est ni contesté, ni contestable. Si le jury l'acquittait sur ce chef, ce qui n'est pas probable, nous serions toujours à temps de reproduire la seconde accusation.

—Lâches que vous êtes, cria Johnson, qui vous ruez ainsi vingt personnes sur un seul homme ! Oui ! c'est moi qui ai tué le Régulateur, et je n'ai qu'un regret, celui de ne pouvoir pas

couper la gorge à tous les coquins qui font partie de votre maudite bande.

—Au chêne! au chêne! qu'on pend ce brigand, s'écrièrent presque tous les assistants, dont quelques-uns s'élançèrent sur l'accusé enchaîné; mais Brown se hâta d'intervenir en s'écriant :

—Arrêtez! A l'ordre, hommes de l'Arkansas. Il faut d'abord que nous entendions le prédicateur méthodiste; il n'a pas encore été interrogé. Les jurés ne peuvent donc pas prononcer sans l'avoir entendu.

—Soit. Alors, qu'on amène Rowson, que ce damné méthodiste vienne à la barre! s'écria la foule en se retirant et laissant libre l'espace du milieu.

Rowson, en entendant prononcer son nom par la foule en fureur, avait tressailli convulsivement, en proie à la plus violente consternation et pâle comme la mort.

En vain s'efforça-t-il de se lever; les liens qui l'enchaînaient le firent retomber et, pour qu'il lui fût possible de se lever, il fallut qu'Assowaum le soulevât et soutint le malheureux affaibli par la peur et la perte de son sang. Mais il fut impossible à Rowson de se tenir debout. Ses genoux fléchissaient et s'entre-choquaient, et il serait tombé si son vigilant gardien ne l'eût violemment saisi et soutenu. Assowaum attendit, pour amener Rowson, qu'il eût un peu repris l'usage de ses sens; puis, enfin il le porta plutôt qu'il ne le traîna devant les jurés assis sur le gazon.

—Jonathan Rowson, lui dit d'un ton sévère le chef des Régulateurs, vous voici devant vos juges, accusé de...

—Arrêtez! n'allez pas plus loin, répliqua le prédicateur d'une voix doucereuse et avec un regard qui trahissait la crainte et la terreur. Pas un mot de plus, je ne veux pas qu'on m'accuse; j'avouerai tout, je ferai des révélations complètes sur tout ce que je sais.

—Misérable! lâche que vous êtes! s'écria Johnson indigné. Regardez tous trembler cette poule mouillée.

—Si vous dites encore un mot sans qu'on vous interroge, fit Hostler qui remplissait les fonctions de shériff, je vous fendrai la tête d'un coup de bâton. Voilà qui est entendu.

Johnson se tut en grinçant des dents.

—Vous ne pouvez pas me perdre, continua Rowson, dont le front et les tempes ruisselaient d'une sueur froide. Tout au moins, protégez-moi contre ce démon qui me garde avec une telle vigilance que je suis tenté de croire qu'il veut me dérober l'âme. J'avouerai tout.

Un murmure confus de mépris et de dégoût se fit entendre dans les rangs des Régulateurs. Brown, d'un ton glacial :

—Votre repentir, Rowson, est par trop tardif et ne peut vous sauver. Vous êtes accusé d'un triple crime, sans compter la perfidie avec laquelle vous vous êtes insinué dans les familles des paisibles habitants de votre pays. Vous appartenez à notre tribunal. Avez-vous encore quelque chose à ajouter pour votre défense?

—Voilà Harfield qui accourt avec les autres, fit tout d'un coup Cook. Damnation! ils n'amènent aucun des fuyards avec eux.

En effet, toutes les personnes présentes détournèrent la tête et aperçurent Harfield qui arrivait monté sur son cheval. Celui-ci s'approcha aussitôt tout près des accusés et jeta à terre un paquet qu'il avait apporté devant lui sur sa selle, sautant à bas de sa monture qu'il laissa aller où bon lui semblerait.

—Savez-vous quelque chose de nouveau, Harfield, qui puisse éclairer les débats? lui demanda Brown.

—Rien de particulier, répondit le Régulateur, si ce n'est cette vieille redingotte qui m'a paru suspecte, parce qu'elle est lavée avec le plus grand soin et qu'elle était soigneusement cachée.

—Waug! s'écria l'Indien qui s'était approché et montrait l'endroit où manquait un de ses boutons de bois; c'est ce bouton qu'a saisi Alapaha en luttant avec cet homme! Voyez la déchirure faite par elle en se débattant contre lui au moment où elle l'a blessé.

Sans attendre une réponse, le Peau-Rouge s'avança vers le prédicateur muet de peur et immobile, ôta le couteau appendu à sa ceinture et décerna la manche gauche de l'habit de l'accusé jusqu'à l'épaule, sur laquelle on aperçut la cicatrice rouge à peine guérie de la blessure faite par le casse-tête de l'Indienne Assowaum, montrant alors avec rage cette dernière preuve, dit d'une voix ferme :

—Voilà l'assassin!

A ces mots, un silence général se fit entendre parmi les spectateurs. Ces paroles produisirent un effet tel qu'on aurait dit que chacun craignait d'interrompre le terrible silence qui régnait. Les regards de Rowson se portèrent avec effroi sur tous les visages, comme s'il eût voulu en trouver un seul qui trahit un sentiment de compassion et de miséricorde. Mais tous les assistants demeuraient froids et impassibles. Les visages sombres de tous ceux qui faisaient partie de l'assemblée lui présageaient un fatal dénouement à sa vie criminelle.

—Voici encore un portefeuille, dit enfin Brown, trouvé sur cet homme, qui paraît s'être plu à accumuler crime sur crime pour arriver à ses fins criminelles. La somme de billets de banque qu'il renferme correspond à peu près à celle que le marchand de bestiaux assassiné sur les bords de l'Arkansas portait sur lui. Notre ami Stevenson a reconnu dans Rowson la personne qui accompagnait le marchand de bestiaux quelques instants avant la perpétration du meurtre.

—Connaissez-vous ce canif, Rowson? demanda-t-il ensuite à l'assassin, qui pâlit encore davantage. Pouvez-vous nous expliquer d'une façon satisfaisante d'où proviennent les taches de sang dont il est souillé?

Rowson se détourna en frémissant; puis il murmura à voix basse en montrant Johnson du doigt :

—Celui qui m'a donné le conseil de frapper cette homme. Pourquoi donc m'accuser tout seul? Pourquoi me charger de tous les crimes que l'on a commis dans le pays?

—Vous avouez donc que vous êtes coupable d'un triple assassinat? demanda Harfield.

—Oui, je veux avouer tout; je raconterai même des choses encore plus horribles. Je vous dirai tout ce qui se passe sur le Mississipi.

Quel est le verdict du jury relativement à Atkins? demanda Brown.

—Rendez-moi à la liberté, s'écria Rowson avec désespoir; laissez-moi la vie sauve et je vous ferai des révélations qui...

Au bout de quelques minutes, les Régulateurs se retournèrent et revinrent à leur place. Leur verdict, publié par l'un d'eux, était celui-ci :

—Coupable à l'unanimité.

A ces paroles, Atkins s'affaissa sur lui-même, cachant dans ses mains son visage terrifié.

—Et Weston? demanda Brown.

—Coupable.

—Et Johnson?

—Coupable.

—Et Rowson?

—Coupable.

Telles furent les demandes et les réponses des Régulateurs, dont le son produisit sur les coupables une terreur sans pareille et glaça leur sang dans les veines.

Weston se mit à se lamenter et à crier, tandis que Johnson grinçait des dents en lançant à ses juges des regards pleins de fureur et de rage.

—Vous avez entendu le verdict du jury, fit Brown, après quelques instants de silence.

—Le tribunal des Régulateurs vous a déclarés coupables, vous êtes condamnés à être pendus, continua Brown, d'une voix ferme.

—Pendez-les au premier arbre venu, s'écrièrent des voix isolées au milieu de la foule. La chair de ces chiens servira de pâture aux vautours.

—Arrêtez, s'écria Brown, en étendant la main vers les assis-

tants qui accouraient avec violence. Arrêtez! hommes de l'Arkansas; ces hommes-là sont bien condamnés par la sentence de notre tribunal, mais ce n'est pas une raison pour que nous agissions à l'égard de nos voisins comme des bêtes farouches. Ces hommes ne méritent pas la même peine, car ils ne sont pas également coupables. N'y a-t-il, parmi nous, personne qui désirerait qu'on leur fit grâce?

—La femme d'Atkins est gravement malade; il se dispose lui-même à émigrer au Texas, nous pourrions, je crois, le laisser partir, fit Wilson.

Un profond silence succéda à ces paroles, tandis qu'Atkins promenait des regards scrutateurs sur toute l'assemblée.

—Quant à moi, dit Brown, je vote pour la grâce.

—Et moi aussi, ajouta Harfield. Allons! mes amis, ce sont les premières assises que tenions ensemble; ne commençons pas en répandant le sang. Je vous supplie également de faire grâce de la vie à Weston. Le pauvre diable a confessé tout le mal qu'il a fait. Nous ne pouvons décidément pas lui faire un crime de n'avoir pas voulu trahir ses complices. Pour ce qui me regarde, je l'estime à cause de cela. La peine qui lui a déjà été appliquée vous paraîtrait-elle suffisante?

—Oui, répondirent les jurés, après une courte réflexion.

—Mais il faut qu'il promette de s'amender, cria une voix aiguë et discordante.

Tout le monde se mit à rire et se tourna du côté de celui qui avait poussé le cri.

—Grâce! grâce! s'écria d'une voix lamentable Jones qui comprit, à l'attitude des Régulateurs, qu'ils étaient décidés à punir les plus coupables et qui voulait obtenir sa part de de clémence. Faites-moi grâce également; je n'ai péché qu'une fois, et de plus je suis citoyen d'un autre comté.

—Ce n'est pas là une circonstance atténuante, observa Brown; et pourtant je vote pour cet homme, qui n'est ni de la Fourche-la-Fave, ni de la Petite-Jeanne, soit livré aux juges de Little-Rock, qui décideront de son sort. Je suis certain qu'il n'aura plus envie de revenir par ici.

—Bien, alors! s'écrièrent quelques assistants, remettez-le aux mains du shériff.

—Si on le pouvait, il n'y aurait de perdu que la corde, car il ne la vaut pas, dit Curtis. Toutefois, je serais prêt à opiner du bonnet pour ce qui concerne Jones, si je ne voyais pas certains inconvenients à cela. Ce scélérat a commis ses crimes sur notre territoire, il a agi contre nous. Si on l'enferme dans la prison de Little Rock et qu'il parvienne à s'échapper ce qui n'est pas douteux, il en aura été quitte à bon marché et il se moquera de nous, qui plus est.

—Je vous jure, sur mon honneur, qu'il n'en sera rien, bien au contraire, s'écria Jones avec anxiété, car il comprit que son cas était douteux.

—Ce serment, basé sur son honneur, ne vaut pas cher, répondit Curtis, moi je suis d'avis qu'il faut faire faire connaissance à ses épaules de nos différentes espèces de bois, de noyer hickory et de dogwood; on le lâchera après la correction reçue. Ce l'empêchera peut-être de perdre tout ce fait le souvenir de notre pays.

—Curtis a raison, fit Brown. Je suis d'avis que Jones, quoique moins dangereux que Rowson, est un des plus rusés coquins que la terre ait jamais portés. Ainsi donc, si tel est l'avis des hommes de l'Arkansas, ce nègre va lui administrer une volée de cinquante coups de bâton.

—Gentlemen! s'écria Jones avec anxiété.

—Cinquante coups ne suffiront pas, observa Barill quand les autres eurent donné leur assentiment; mais comme il n'y a plus à revenir sur le vote, je demande seulement que l'on charge de la correction une autre personne que ce nègre; car je ne me fie pas à lui.

—Attendez un moment, s'écria le Canadien, je vais m'acquitter moi-même de la besogne, j'ai à lui payer une dette sacrée.

—Grâce! grâce, s'écria Jones qui savait d'avance de quelle manière cet homme allait lui travailler les côtes.

—Que décidez-vous au sujet de Johnson et de Rowson? demanda Harfield, pendant que le Canadien emmenait Jones qui criait et pleurait comme un lâche.

—La mort! telle fut la réponse de tous les Régulateurs.

La figure de Rowson se décomposa.

Pendant que tout ceci se passait, Wilson avait coupé les lions qui retenaient Atkins, et lui avait offert son cheval pour retourner chez lui. Celui-ci lui adressa ses remerciements par un signe de tête, prit le cheval par la bride et se disposa à y monter; mais il réfléchit quelques moments, et demeura environ deux minutes le visage fixé sur le sol. Tout d'un coup, il revint sur ses pas et tendit sans mot dire la main à Wilson, puis ensuite à Brown et à Harfield, la leur serra affectueusement et s'élançant sur son cheval, partit ventre à terre dans la direction de sa maison.

Brown suivit Atkins du regard, s'abandonnant à ses pensées, et un instant après il s'adressa à Wilson en lui disant:

—La leçon a porté juste à l'endroit de celui-ci; je ne serais pas étonné de voir un jour Atkins redevenu honnête homme.

—Allons! exécutez les prisonniers! menez les au supplice, observa Brown d'une voix calme et cependant ferme.

—Exécutez l'ordre qui vient de vous être donné, répéta tranquillement Brown. Les accusés ont-ils encore quelque chose à dire pour leur défense?

—Je veux parler, s'écria Rowson; écoutez-moi seulement; je vous ferai d'horribles révélations, si vous m'assurez la vie. Je travaillerai dans la prison jusqu'à la fin de mes jours; faites-moi grâce de la vie. J'ai d'horribles crimes à vous faire connaître.

—Vous êtes condamné à mort, répondit Brown d'une voix sévère. Préparez-vous donc à mourir.

—Retirez-vous! s'écria le malheureux, lorsque les Régulateurs voulurent le saisir; retirez-vous! Les lois de l'État, seules, peuvent me condamner, je... vous...

—Un moment, observa tranquillement l'Indien qui, semblable à une panthère prête à s'élaner sur sa proie, était resté accroupi jusqu'alors à côté du Méthodiste enchaîné. En parlant ainsi, il se dressa de toute sa hauteur et posa la main sur l'épaule du Méthodiste qui recula sous ce contact glacial. Arrêtez! cet homme m'appartient; vous l'avez déclaré coupable; c'est moi qui serai son bourreau.

—Non! non! vociféra Rowson. Pendez-moi à un arbre; mais pas ici, un peu plus loin, à cent pas! Faites de moi ce que vous voudrez, mais ne me livrez pas aux griffes de Satan. Au secours! à moi! au secours!

Assowaum, sans attendre une réponse des Régulateurs, lia les bras de sa victime à l'aide d'une courroie, et prit dans ses bras, comme il l'eut fait d'un enfant, le Méthodiste qui se débattait avec fureur, quoique très inutilement.

L'Indien sortit du cercle des Régulateurs, portant son fardeau sur ses épaules, et s'avança par l'étroit sentier qui conduisait vers les bas-fonds près de la rivière.

Weston resta pour ainsi dire cloué à sa place, atterré, et suivant des yeux les mouvements du guerrier Peau-Rouge.

Le silence le plus solennel régnait toujours sur le plateau de la plaine de la colline. Chacun des spectateurs restait immobile, frappé d'horreur du spectacle qu'il avait sous les yeux. À peine osait-on respirer. Brown seul s'avança sans bruit sur le bord du rocher qui formait saillie au-dessous de la rivière et regarda au fond de la vallée, entourant de son bras un jeune chêne croissant sur le bord du précipice. De cet endroit il aperçut l'Indien accroupi dans son canot; descendant lentement le courant à forces de rames, tandis que sur le devant de la barque gisait le Méthodiste garrotté et mis dans l'impossibilité de remuer les pieds ou les mains.

Un cri de détresse poussé par Jones éveilla les Régulateurs de la léthargie dans laquelle ils étaient plongés. Le Canadien qui avait trouvé toute sa vengeance que l'Indien allait accomplir, avait profité du repos général pour attacher son prisonnier, homme d'une petite taille et d'une constitution faible, à un tronc d'arbre, et commençait avec une baguette

fort souple, à administrer la punition décrétée par les Régulateurs. Il s'inquiétait peu des cris de sa victime qui se tortait sous les coups toujours renouvelés, et ne se disposait point à s'arrêter là, quoique Jones voiciférât qu'il avait déjà reçu de soixante à soixante et dix coups sans désemparer et non pas seulement cinquante.

La correction allait continuer, lorsque Brown intervint et délivra le prisonnier des mains de son exécuteur, qui semblait ne pas se souvenir du tout du nombre des coups qu'il avait déjà distribués.

—Autant battre le fer pendant qu'il est chaud, dit-il; laissez-moi lui arracher une bonne fois pour toute, la chair des chevaux qu'il a mêlée à la sienne.

Pendant ce temps-là, un autre groupe de Régulateurs avait conduit Johnson sous l'arbre où il devait être exécuté. Barrill l'engagea encore une fois à prier Dieu pour obtenir son pardon, mais ce misérable lui oracha au visage et lui tourna le dos avec mépris. Aucune parole, aucune prière, aucune plainte, ne sortirent des lèvres de Johnson. Les Régulateurs exaspérés de ce dernier trait d'audace, lui passèrent une corde autour du cou et le hisserent sur la croupe d'un cheval. Le nègre, qui faisait l'office du bourreau, grimpa sur l'arbre et attacha la corde à une branche maîtresse.

Le brigand avait les coudes liés ensemble sur le dos et était placé tout debout sur la selle : la corde était juste assez longue pour que du moment où le cheval ferait un pas, le condamné fut pendu haut et court.

Et pourtant le poney ne bougeait pas ; il regardait de tous côtés les assistants, chacun à leur tour : on aurait dit qu'il avait la conscience du fatal ministère qu'il accomplissait : tout le monde avait aussi les yeux fixés sur lui.

—Que signifient toutes ces simagrées ? s'écria Johnson d'un ton colére, le front ruisselant d'une sueur froide ; enlevez le cheval et que cela finisse.

Il n'aurait eu qu'à presser de la jambe le poney pour le faire partir, et cependant il ne fit pas le moindre mouvement pour cela. Brown s'élança sur son cheval et descendit la colline au galop. Tous les autres Régulateurs le suivirent, y compris Warthon, sur lequel plusieurs d'entre eux jetaient des yeux scrutateurs. On avait également laissé Jones sur la colline sous la garde du Canadien.

Le cheval du condamné restait toujours immobile, et Johnson adressait aux deux hommes un regard exprimant à la fois la colére et l'espérance.

—Venez, dit alors le Canadien au voleur de chevaux ; je devine vos projets, mais je ne veux pas que vous empêchiez cet homme de faire ce que bon lui semblera. Allez-vous-en au plus vite.

—Mais laissez-moi vous dire un mot... un seul.

—Allez-vous-en, vous dis-je, ou bien nous sommes seuls et alors vous comprenez ; en parlant ainsi, il brandit une des verges dont il s'était servi pour administrer la bastonnade.

Quelques instants après tout le monde s'était retiré et Johnson resta seul immobile sur son cheval la corde au cou, et prêt à être lancé dans l'espace.

La plus grande joie régnait dans la maison de Roberts pendant qu'on exécutait la loi de Lynch sur le plateau de la colline de la Fourche-la-Fave. La mère de Marion avait d'abord été étendue sur son lit, pâle et inanimée. Et puis les Régulateurs s'étaient éloignés avec leur prisonnier ; le soleil avait paru au-dessus des cimes verdoyantes des arbres et pourtant mistress Roberts n'avait encore donné aucun signe de vie.

Tout à coup Roberts se mit à arpenter la chambre sans pouvoir réprimer le sentiment pénible qu'il éprouvait, tandis que Marion restait agenouillée près du lit, priant avec ferveur. Marion à cette vue se leva toute joyeuse et sauta, en poussant un cri, au cou de sa mère réveillée.

—Mon enfant ! ma chère enfant ! fit celle-ci d'une voix douce ; vous m'êtes donc rendue ! vous êtes donc revenue ? Cet homme vous a-t-il... grand Dieu ! je perds la mémoire

quand je songe à ce moment terrible ! le démon qui venait ici sous la figure d'un homme ne vous a-t-il pas gardée en son pouvoir ?

—Non, ma mère, non, ma chère mère, s'écria la jeune fille d'une joie joyeuse. Tout va bien puisque vous avez ouvert les yeux.

—ais que signifie tout ceci, mon enfant ? sommes-nous au matin ou au soir ? Il me semble avoir passé une semaine entière à rêver. D'où viennent ces personnes qui m'entourent ?

—Marguerite ? fit alors Roberts qui s'était approché avec précaution ; Marguerite, ma chère, ma bonne Marguerite, comment vous trouvez-vous ?

—Ah ! Roberts, vous voici ! et vous aussi, messieurs Bahrens et Harper ? J'ai donc rêvé tout ce temps-ci ?

—Vous saurez tout, ma chère mère, fit Marion en caressant doucement la main de celle qu'elle aimait de tout son cœur. Mais pour le moment restez tranquille, n'est-ce pas, afin de reprendre bien vite vos forces.

—Mes forces ? répliqua la mère en se mettant sur son séant, mais je n'en manque pas ; mes forces, dites-vous, mais il n'y a que la tête qui me pèse encore un peu. Allons, racontez-moi, je vous et prie, ce qui est arrivé. Roberts, Bahrens, Harper, qu'avez-vous ? vous avez tous l'air sérieux.

—Ce n'est rien, mistress Roberts, répondit Bahrens en s'avançant près du lit et en lui secouant la main, ce n'est rien du tout à cette heure, du moins : pendant que vous étiez évanouie, pâle et froide comme un cadavre, nous n'étions pas à notre aise dans cette chambre, et vous comprenez alors comment il se fait que nous ayons encore la figure altérée. Du reste vous savez que Harper souffre encore un peu. Voyons ! il faut vous dire la chose telle qu'elle est. Il vaut mieux que vous appreniez tout à la fois, d'autant que nous n'avons rien de fâcheux à vous laisser savoir. D'ailleurs cela soulagera tout le monde.

Marion fut chargée de raconter les événements et elle le fit en détail depuis le moment où Rowson était entré en courant dans la maison et que Cotton était descendu de sa cachette. Elle apprit à sa mère comment elle avait été garrottée et comment elle était enfin parvenue à se dégager.

Elle relata ensuite la première apparition d'Assowaum, et le secours inespéré des Régulateurs.

Mais la pauvre enfant, oubliée à dessein de nommer son sauveur.

Pendant le récit, mistress Roberts pressait de temps à autre sa fille contre son cœur sans vouloir la laisser s'éloigner ; tant elle craignait qu'elle ne courût encore quelque danger loin d'elle.

—Où sont donc nos autres amis, messieurs Curtis, Brown et Wilson ? demanda la bonne dame, ces hommes courageux qui ont risqué leur vie avec tant de désintéressement, et Marion ne put s'empêcher de rougir.

—Les jeunes gens sont en ce moment occupés à juger les voleurs et les assassins, fit Roberts, et si vous n'aviez pas été aussi malade, ma chère Marguerite, je serais allé moi-même assister aux débats.

—Mais ne m'avez-vous pas dit, je crois, fit Madame Roberts en frémissant, que cet homme... ce Rowson...

—N'abordons pas ce sujet pour le moment, ma chère amie, fit Roberts d'un ton caressant en interrompant sa femme. Quand vous vous porterez mieux, nous parlerons plus au long de tout cela : car nous connaissons alors la décision du tribunal des Régulateurs. Brown m'a promis de revenir ici ce soir et de nous apprendre ce qui se sera passé là-bas. C'est un acte de bonne volonté dont je lui sais un gré infini.

—Un acte de bonne volonté, fit Harper en adressant une œillade à Marion, qui, très-occupée de sa mère, n'entendit pas cette remarque.

—Il faut espérer qu'ils ne puniront pas trop sévèrement ces malheureux, dit enfin mistress Roberts, qui n'avait pas cessé de fixer les yeux à terre et paraissait réfléchir ; si la blessure

qu'il a reçue est aussi sérieuse qu'on le dit, sa position est déjà bien suffisante.

—Le croyez-vous ? pour un crime aussi horrible que celui commis par cet homme, demanda son mari d'un ton sérieux.

Mistress Roberts frémit et cacha sa figure sous ses mains.

—Le Peau-Rouge a montré une certaine compassion pour lui, observa timidement Marion, il l'a traité avec une tendresse, une sollicitude dont je ne l'aurais pas cru capable.

—Eh qu' ! demanda avec étonnement la mère en levant les yeux vers sa fille ; Assowaum s'est montré bon pour l'assassin de sa femme ? fit-elle d'un ton d'incrédulité.

—Mais oui, il l'a soigné comme nous soignons les animaux que nous voulons tuer, observa Bahrens en frémissant ; jamais de la vie je n'avais encore vu un Peau-Rouge aussi terrible que celui-ci, lorsqu'il montrait cette sollicitude sans pitié à son plus mortel ennemi. L'image de cet homme me suit partout !

—Ah ! ma chère, ma pauvre enfant ! s'écria la mère en s'adressant avec amour à sa fille assise à côté d'elle ; qui te dédommagera jamais de la cruelle déception dont tu as été victime ?

—C'est Brown, c'est bien lui qui arrive au galop, s'écria le vieux Roberts.

Marion, à ce nom chéri, se prit à trembler en rougissant et cacha son visage sur la poitrine de sa mère.

—Ah ! fit Roberts en riant : il paraît que le vent souffle de ce côté-là. Mais il me semble, ajouta-t-il en menaçant de l'index le pauvre jeune homme, que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que vous suivez cette piste, mon cher Brown ?

—Mon père ! s'écria la jeune fille en jetant ses bras autour du cou du bon vieillard.

À ce moment, un craquement épouvantable retentit dans les airs ; des étincelles jaillissaient au loin ; un cri d'angoisse se perdit dans l'espace.

« La vengeance de l'Indien, s'écria Brown.

Une fumée épaisse s'élevait en spirale sous la voûte verdoyante de la forêt, à l'endroit où le meurtrier avait porté le cadavre d'Alapaha.

Assowaum avait traîné Rowson au milieu même de la cabane. Et là, l'Indien accroupi, dans l'attitude d'un tigre prêt à s'élancer sur sa proie, était absorbé dans cette contemplation. Un sourire de triomphe se manifesta sur son visage, lorsqu'il découvrit l'expression d'angoisse et de consternation qui se lisait dans le regard du méthodiste.

Il se leva doucement, déboucha de sa ceinture une courie et lia solidement son prisonnier au noyer à côté duquel il l'avait placé.

Le malheureux Rowson offrit inutilement au Peau-Rouge des trésors et des richesses, le Peau-Rouge garda le silence comme s'il ne comprenait point les propositions que lui glissait à l'oreille l'assassin d'Alapaha. Ne lui fallait-il pas, avant tout, assouvir sa vengeance ? Dès qu'il se fut convaincu que Rowson ne pouvait pas s'échapper, il s'éloigna pendant quelques instants et revint portant dans ses bras un fagot de branches sèches et d'épines mortes.

Rowson jeta un cri de douleur épouvantable mais ce cri de douleur était une musique agréable à l'oreille d'Assowaum. Il se baissa en souriant et souffla pour allumer le feu au milieu d'un amas de feuilles mortes. Quant le feu eut pris, à l'aide de deux bâtons frottés ensemble, il amoncela une quantité de copeaux qu'il avait faits à la hâte, et peu de temps après une flamme intense forma un cercle terrible autour des murailles de la cabane qu'elle léchait avidement en contournant, pour les mieux attaquer, les troncs desséchés avec lesquels elle était construite.

Les cris de détresse de la victime de la retentirent plus terribles au milieu de la paisible forêt ; mais, loin d'y donner la moindre attention, Assowaum ne fit qu'alimenter plus activement la flamme, de telle sorte qu'en peu de temps elle enveloppa la cabane et celui qu'elle contenait.

Enfin le Peau-Rouge sortit de ce foyer incandescent au moment où la chaleur devint insupportable, et il entonna

devant la porte un chant de triomphe, en brandissant son tomahawh en signe de triomphe.

Les hurlements du Méthadiste, la pétilllement de la flamme, accompagnaient ce chant d'allégresse.

Les cris de Rowson devinrent bientôt aigus et terribles, mais le chant de victoire du Peau-Rouge dominait sa voix et continua de plus en plus éclatant, un coyotte, blotti à quelques de là, guettant une proie au passage, s'enfuit pour chercher une retraite plus sûre et plus tranquille.

Ce fut tout ! le drame était terminé.

En ce moment le soleil disparut à l'horizon, rougissant d'une flamme sanglante les cimes des montagnes lointaines ; et pendant que la nuit faisait place au jour. Assowaum errait autour des débris fumants de la cabane, se promenant comme un gardien incorruptible, brandissant son arme et continuant, sur un rythme sauvage et uniforme, le chant de triomphe qui exprimait si bien la joie qu'il éprouvait au fond du cœur : sa bien-aimée Alapaha était vengée.

CHAPITRE VII

ÉPILOGUE

Le reste de notre histoire ne sera pas long à raconter.

Une semaine après les événements que nous venons de rapporter, le juge de paix présidait au mariage de Brown et Marion Brown se rendait à Little-Rock pour acheter le terrain dont il avait envie.

Atkins s'éloigna de Fourche-la-Fave, le matin même du jour qui suivit le jugement des Régulateurs.

Quant à Cotton, toutes les recherches que l'on fit à son endroit furent inutiles. On trouva bien un canot chaviré et troué sur le côté par une balle, en aval de la maison de Harper, et l'embarcation était échouée au rivage. On en conclut avec vraisemblance que c'était la barque dans laquelle les deux bandits avaient projeté de fuir. Quant à Cotton lui-même, personne ne l'avait aperçu, de sorte que le bruit se répandit bientôt qu'il avait été atteint d'un coup de feu, ou qu'il avait été entraîné sous le canot, et avait péri en se noyant. On ne put rien savoir non plus sur le compte du mulâtre d'Atkins. Ceux qui quelques jours après le meeting des Régulateurs, vinrent détacher le corps de Johnson, prétendaient avoir aperçu l'ombre de cette peau noire se glisser sur le bord du canot ; mais ce n'était là qu'une conjecture dont rien ne vint donner la preuve.

L'Indien demeura encore neuf jours après la mort du Méthadiste près du tombeau de sa femme, où il portait toutes les nuits d'abondantes provisions de nourriture et de breuvage. Le matin du dixième jour il se rendit, sa couverture et sa carabine sur l'épaule, à l'habitation de Harper, qui était occupée par les jeunes époux en attendant que leur nouvelle demeure fût prête. Une fois arrivé là, il tendit gravement et en silence la main à son ami pour lui faire ses adieux.

—Le chef indien ne veut donc pas passer sa vie près de son ami ? lui demanda Brown avec bienveillance ; Assowaum n'a plus personne pour lui faire sa cuisine et coudre ses mocassins, veut-il accepter l'hospitalité sous le toit de son frère ?

—Vous êtes bon et affectueux, répondit l'Indien ; votre cœur sent ce que disent les paroles, mais Assowaum ne peut vivre sans aller à la chasse. Les hommes blancs ont tué tout le gibier près de la Fourche-la-Fave, les traces des animaux sont devenues rares et les ours visitent à peine les bas-fonds de ces forêts. Les défrichements des visages pâles ont éclairci les buissons et les caniers, où l'ours cherche inutilement un gîte. Assowaum est malade, la chair de buffle lui rendra la santé. Il se dirige du côté de l'ouest.

—Voyons ! quoi qu'il en soit, accordez-moi une faveur. Ne vous éloignez pas trop, et quand vous serez fatigué de la vie errante, revenez près de nous ; vous êtes ici chez vous.

—Mon frère est bon ; Assowaum n'oubliera pas ses offres. Assowaum n'oublie pas ceux qui lui font du bien. La jeune

filles a sauvé sa vie, mais elle a plus fait encore; elle lui a donné le moyen d'accomplir sa vengeance. Adieu.

Le chef indien serra encore une fois, sans cacher son émotion, la main de son ami blanc et celle de sa jeune femme; dès qu'il fut sorti de l'habitation, il adressa un dernier salut à ses protecteurs et s'élança par-dessus la barrière.

Un moment après le feuillage touffu des buissons se refermait derrière lui, et il disparaissait dans la forêt verdoyante au milieu de ces bois plantés d'arbres aux senteurs aromatiques, la véritable demeure de ses frères les Peaux-Rouges.

FIN

AU BON MARCHÉ

Maison ALPHONSE VALIQUETTE

1889 — RUE NOTRE-DAME — 1871

GRANDE OUVERTURE — Hautes nouveautés reçues des marchés anglais, parisiens et écossais.

LES DERNIERS GOUTS en étoffes à robes, cashmires, draps à costumes, drap ottoman et mitelassé ainsi que trowsers à manteaux, à des prix qui défient toute compétition.

TAPIS ET PRELARTS. — Notre importation de tapis et prelaris est prêt pour inspection, en qualité, en dessins et en prix.

Le AU BON MARCHÉ se moque de la concurrence.

ALPHONSE VALIQUETTE - - Propriétaire
Près de la rue McGill.

C. CONSTANTINEAU

— MARCHAND DE —

POELES ET OBJETS DOMESTIQUES

1958 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez

LABBEE & CIE

MARCHANDS DE

FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES

HUILES, VERNIS, VERRERIES.

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse:

587 RUE STE CATHERINE, MONTREAL.

A L'ENSEIGNE DU CADENAS TRICOLORE.

LETTRE IMPORTANTE
M. A. POULIN, gérant de la Saint Léon Water Company, Montréal, 13 juillet 1886.

Monsieur,
Je suis heureux de pouvoir vous donner les détails suivants à l'égard de l'Eau Minérale Saint Léon. Depuis plusieurs années, ma femme souffrait de la dyspepsie, brûlement d'estomac et constipation à un tel point qu'elle ne pouvait garder aucuns vivres. On lui conseilla de faire usage de l'Eau Saint Léon, tel que prescrit. Elle en boit depuis 15 jours et maintenant elle est parfaitement guérie et mange ce qu'elle veut. Dans le but de soulager ceux qui souffrent des mêmes maladies, je vous permets de publier cette lettre.

J'ai l'honneur d'être,
Votre, etc.,

ALFRED LAPOINTE,
Forgeron et Ferblantier, 48 rue de Duperé.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT
DE BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE
SE TROUVE CHEZ
FOUCHER, FORTIER & CIE
865, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. — On sollicite une visite.

MADAME GIGUERE & CIE
No. 710, RUE STE-CATHERINE

viennent d'ouvrir un Magasin d'ouvrages d'Articles de Fantaisie de toute sorte, tels que

Chenille, Arresine, Broderie, Peintures à l'Huile sur Satin

et de l'ouvrage en Cire de toute espèce, etc.

N. B. — Une modiste de première classe est attachée à cet établissement.
N'oubliez pas l'adresse: 710, Rue Ste-Catherine.

NUMEROS PARUS :

1. La Goelette Mystérieuse
2. Un revenant
3. La Jeune Sibérienne
4. La Femme au Doigt Coupé
5. Les Trois Chercheurs de Pistes
6. La Perle Noire
7. Tolla
8. L'Abîme
9. Le Banquier des Pirates
10. L'Archipel en Feu
11. Tancrède de Rohan
12. Nora
13. Le Petit Vieux des Batigoules
14. Une Passion Indienne
15. L'épave du Cynthia
16. Le Secret de Patrick O'Donoghue
17. L'héroïne du Désert
18. La Rose Blanche
19. Le Dernier des Enfants d'Edouard
20. L'incendiaire
21. Un Duel au Desert
22. Le Pêcheur de perles.
23. Les Frères de la Côte.
24. Les Voleurs de Chevaux
25. La Chasse aux Brigands

POUR PARAITRE DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO :

DRAGONNE ET MIGNONNE

PAR FONSON DU TERRAIL